|  |  |
| --- | --- |
| Antoine de Saint-Exupéry  LE PETIT PRINCE  À LÉON WERTH  Je demande pardon aux enfants d’avoir dédié ce livre à une grande personne.  J’ai une excuse sérieuse : cette grande personne est le meilleur ami que j’ai au monde.  J’ai une autre excuse : cette grande personne peut tout comprendre, même les livres pour enfants.  J’ai une troisième excuse : cette grande personne habite la France où elle a faim et froid.  Elle a bien besoin d’être consolée.  Si toutes ces excuses ne suffisent pas, je veux bien dédier ce livre à l’enfant qu’a été autrefois cette grande personne.  Toutes les grandes personnes ont d’abord été des enfants.  (Mais peu d’entre elles s’en souviennent.)  Je corrige donc ma dédicace :  À LÉON WERTH QUAND IL ÉTAIT PETIT GARÇON  PREMIER CHAPITRE  Lorsque j’avais six ans j’ai vu, une fois, une magnifique image, dans un livre sur la Forêt Vierge qui s’appelait « Histoires Vécues ».  Ça représentait un serpent boa qui avalait un fauve.  Voilà la copie du dessin.  On disait dans le livre : « Les serpents boas avalent leur proie tout entière, sans la mâcher.  Ensuite ils ne peuvent plus bouger et ils dorment pendant les six mois de leur digestion.  J’ai alors beaucoup réfléchi sur les aventures de la jungle et, à mon tour, j’ai réussi, avec un crayon de couleur, à tracer mon premier dessin.  Mon dessin numéro 1. Il était comme ça :  J’ai montré mon chef-d’œuvre aux grandes personnes et je leur ai demandé si mon dessin leur faisait peur.  Elles m’ont répondu : « Pourquoi un chapeau ferait-il peur ?  » Mon dessin ne représentait pas un chapeau.  Il représentait un serpent boa qui digérait un éléphant.  J’ai alors dessiné l’intérieur du serpent boa, afin que les grandes personnes puissent comprendre.  Elles ont toujours besoin d’explications.  Mon dessin numéro 2 était comme ça :  Les grandes personnes m’ont conseillé de laisser de côté les dessins de serpents boas ouverts ou fermés, et de m’intéresser plutôt à la géographie, à l’histoire, au calcul et à la grammaire.  C’est ainsi que j’ai abandonné, à l’âge de six ans, une magnifique carrière de peintre.  J’avais été découragé par l’insuccès de mon dessin numéro 1 et de mon dessin numéro 2.  Les grandes personnes ne comprennent jamais rien toutes seules, et c’est fatigant, pour les enfants, de toujours et toujours leur donner des explications.  J’ai donc dû choisir un autre métier et j’ai appris à piloter des avions.  J’ai volé un peu partout dans le monde.  Et la géographie, c’est exact, m’a beaucoup servi.  Je savais reconnaître, du premier coup d’œil, la Chine de l’Arizona.  C’est très utile, si l’on est égaré pendant la nuit.  J’ai ainsi eu, au cours de ma vie, des tas de contacts avec des tas de gens sérieux.  J’ai beaucoup vécu chez les grandes personnes.  Je les ai vues de très près.  Ça n’a pas trop amélioré mon opinion.  Quand j’en rencontrais une qui me paraissait un peu lucide, je faisais l’expérience sur elle de mon dessin numéro 1 que j’ai toujours conservé.  Je voulais savoir si elle était vraiment compréhensive.  Mais toujours elle me répondait : « C’est un chapeau. »  Alors je ne lui parlais ni de serpents boas, ni de forêts vierges, ni d’étoiles.  Je me mettais à sa portée.  Je lui parlais de bridge, de golf, de politique et de cravates.  Et la grande personne était bien contente de connaître un homme aussi raisonnable.  CHAPITRE II  J’ai ainsi vécu seul, sans personne avec qui parler véritablement, jusqu’à une panne dans le désert du Sahara, il y a six ans.  Quelque chose s’était cassé dans mon moteur.  Et comme je n’avais avec moi ni mécanicien, ni passagers, je me préparai à essayer de réussir, tout seul, une réparation difficile.  C’était pour moi une question de vie ou de mort.  J’avais à peine de l’eau à boire pour huit jours.  Le premier soir je me suis donc endormi sur le sable à mille milles de toute terre habitée.  J’étais bien plus isolé qu’un naufragé sur un radeau au milieu de l’Océan.  Alors vous imaginez ma surprise, au lever du jour, quand une drôle de petite voix m’a réveillé.  Elle disait :  - S’il vous plaît… dessine-moi un mouton! - Hein! – Dessine-moi un mouton…  J’ai sauté sur mes pieds comme si j’avais été frappé par la foudre.  J’ai bien frotté mes yeux. J’ai bien regardé.  Et j’ai vu un petit bonhomme tout à fait extraordinaire qui me considérait gravement.  Voilà le meilleur portrait que, plus tard, j’ai réussi à faire de lui.  Mais mon dessin, bien sûr, est beaucoup moins ravissant que le modèle.  Ce n’est pas ma faute.  J’avais été découragé dans ma carrière de peintre par les grandes personnes, à l’âge de six ans, et je n’avais rien appris à dessiner, sauf les boas fermés et les boas ouverts.  Je regardai donc cette apparition avec des yeux tout ronds d’étonnement.  N’oubliez pas que je me trouvais à mille milles de toute région habitée.  Or mon petit bonhomme ne me semblait ni égaré, ni mort de fatigue, ni mort de faim, ni mort de soif, ni mort de peur.  Il n’avait en rien l’apparence d’un enfant perdu au milieu du désert, à mille milles de toute région habitée.  Quand je réussis enfin à parler, je lui dis :  – Mais… qu’est-ce que tu fais là?  Et il me répéta alors, tout doucement, comme une chose très sérieuse :  – S’il vous plaît… dessine-moi un mouton…  Quand le mystère est trop impressionnant, on n’ose pas désobéir.  Aussi absurde que cela me semblât à mille milles de tous les endroits habités et en danger de mort, je sortis de ma poche une feuille de papier et un stylographe.  Mais je me rappelai alors que j’avais surtout étudié la géographie, l’histoire, le calcul et la grammaire et je dis au petit bonhomme (avec un peu de mauvaise humeur) que je ne savais pas dessiner. Il me répondit :  – Ça ne fait rien. Dessine-moi un mouton.  Comme je n’avais jamais dessiné un mouton je refis, pour lui, l’un des deux seuls dessins dont j’étais capable. Celui du boa fermé.  Et je fus stupéfait d’entendre le petit bonhomme me répondre :  – Non ! Non ! Je ne veux pas d’un éléphant dans un boa. Un boa c’est très dangereux, et un éléphant c’est très encombrant. Chez moi c’est tout petit. J’ai besoin d’un mouton. Dessine-moi un mouton.  Alors j’ai dessiné.  Il regarda attentivement, puis :  – Non ! Celui-là est déjà très malade. Fais-en un autre.  Je dessinai :  Mon ami sourit gentiment, avec indulgence :  – Tu vois bien… ce n’est pas un mouton, c’est un bélier. Il a des cornes…  Je refis donc encore mon dessin : Mais il fut refusé, comme les précédents :  – Celui-là est trop vieux. Je veux un mouton qui vive longtemps.  Alors, faute de patience, comme j’avais hâte de commencer le démontage de mon moteur, je griffonnai ce dessin-ci.  Et je lançai :  – Ça c’est la caisse. Le mouton que tu veux est dedans.  Mais je fus bien surpris de voir s’illuminer le visage de mon jeune juge:  – C’est tout à fait comme ça que je le voulais! Crois-tu qu’il faille beaucoup d’herbe à ce mouton?  – Pourquoi?  – Parce que chez moi c’est tout petit…  – Ça suffira sûrement. Je t’ai donné un tout petit mouton.  Il pencha la tête vers le dessin:  – Pas si petit que ça… Tiens! Il s’est endormi…  Et c’est ainsi que je fis la connaissance du petit prince. Voilà le meilleur portrait que, plus tard, j’ai réussi à faire de lui.  CHAPITRE III  Il me fallut longtemps pour comprendre d’où il venait.  Le petit prince, qui me posait beaucoup de questions, ne semblait jamais entendre les miennes.  Ce sont des mots prononcés par hasard qui, peu à peu, m’ont tout révélé.  Ainsi, quand il aperçut pour la première fois mon avion (je ne dessinerai pas mon avion, c’est un dessin beaucoup trop compliqué pour moi) il me demanda :  – Qu’est-ce que c’est que cette chose-là ?  – Ce n’est pas une chose. Ça vole. C’est un avion. C’est mon avion.  Et j’étais fier de lui apprendre que je volais. Alors il s’écria:  – Comment! tu es tombé du ciel?  – Oui, fis-je modestement.  – Ah! Ça c’est drôle…  Et le petit prince eut un très joli éclat de rire qui m’irrita beaucoup. Je désire que l’on prenne mes malheurs au sérieux. Puis il ajouta:  – Alors, toi aussi tu viens du ciel ! De quelle planète es-tu ?  J’entrevis aussitôt une lueur, dans le mystère de sa présence, et j’interrogeai brusquement :  – Tu viens donc d’une autre planète ?  Mais il ne me répondit pas. Il hochait la tête doucement tout en regardant mon avion :  – C’est vrai que, là-dessus, tu ne peux pas venir de bien loin…  Et il s’enfonça dans une rêverie qui dura longtemps. Puis, sortant mon mouton de sa poche, il se plongea dans la contemplation de son trésor.  Vous imaginez combien j’avais pu être intrigué par cette demi-confidence sur « les autres planètes ». Je m’efforçai donc d’en savoir plus long :  – D’où viens-tu, mon petit bonhomme ? Où est-ce « chez toi » ? Où veux-tu emporter mon mouton ?  Il me répondit après un silence méditatif :  – Ce qui est bien, avec la caisse que tu m’as donnée, c’est que, la nuit, ça lui servira de maison.  – Bien sûr. Et si tu es gentil, je te donnerai aussi une corde pour l’attacher pendant le jour. Et un piquet.  La proposition parut choquer le petit prince :  – L’attacher ? Quelle drôle d’idée !  – Mais si tu ne l’attaches pas, il ira n’importe où, et il se perdra…  Et mon ami eut un nouvel éclat de rire :  – Mais où veux-tu qu’il aille !  – N’importe où. Droit devant lui…  Alors le petit prince remarqua gravement :  – Ça ne fait rien, c’est tellement petit, chez moi !  Et, avec un peu de mélancolie, peut-être, il ajouta :  – Droit devant soi on ne peut pas aller bien loin…  CHAPITRE IV  J’avais ainsi appris une seconde chose très importante : C’est que sa planète d’origine était à peine plus grande qu’une maison !  Ça ne pouvait pas m’étonner beaucoup. Je savais bien qu’en dehors des grosses planètes comme la Terre, Jupiter, Mars, Vénus, auxquelles on a donné des noms, il y en a des centaines d’autres qui sont quelquefois si petites qu’on a beaucoup de mal à les apercevoir au télescope.  Quand un astronome découvre l’une d’elles, il lui donne pour nom un numéro.  Il l’appelle par exemple : « l’astéroïde 3251. »  J’ai de sérieuses raisons de croire que la planète d’où venait le petit prince est l’astéroïde B 612.  Cet astéroïde n’a été aperçu qu’une fois au télescope, en 1909, par un astronome turc.  Il avait fait alors une grande démonstration de sa découverte à un Congrès International d’Astronomie. Mais personne ne l’avait cru à cause de son costume. Les grandes personnes sont comme ça.  Heureusement pour la réputation de l’astéroïde B 612 un dictateur turc imposa à son peuple, sous peine de mort, de s’habiller à l’Européenne.  L’astronome refit sa démonstration en 1920, dans un habit très élégant. Et cette fois-ci tout le monde fut de son avis.  Si je vous ai raconté ces détails sur l’astéroïde B 612 et si je vous ai confié son numéro, c’est à cause des grandes personnes.  Les grandes personnes aiment les chiffres.  Quand vous leur par- lez d’un nouvel ami, elles ne vous questionnent jamais sur l’essentiel.  Elles ne vous disent jamais :  « Quel est le son de sa voix ?  Quels sont les jeux qu’il préfère ?  Est-ce qu’il collectionne les papillons ? »  Elles vous demandent :  « Quel âge a-t-il ?  Combien a-t-il de frères ?  Combien pèse-t-il ?  Combien gagne son père ? »  Alors seulement elles croient le connaître.  Si vous dites aux grandes personnes :  « J’ai vu une belle maison en briques roses, avec des géraniums aux fenêtres et des colombes sur le toit… » elles ne parviennent pas à s’imaginer cette maison.  Il faut leur dire :  « J’ai vu une maison de cent mille francs. »  Alors elles s’écrient : « Comme c’est joli ! »  Ainsi, si vous leur dites :  « La preuve que le petit prince a existé c’est qu’il était ravissant, qu’il riait, et qu’il voulait un mouton. Quand on veut un mouton, c’est la preuve qu’on existe » elles hausseront les épaules et vous traiteront d’enfant!  Mais si vous leur dites :  « La planète d’où il venait est l’astéroïde B 612 » alors elles seront convaincues, et elles vous laisseront tranquille avec leurs questions.  Elles sont comme ça.  Il ne faut pas leur en vouloir.  Les enfants doivent être très indulgents envers les grandes personnes.  Mais, bien sûr, nous qui comprenons la vie, nous nous moquons bien des numéros !  J’aurais aimé commencer cette histoire à la façon des contes de fées. J’aurais aimé dire :  « Il était une fois un petit prince qui habitait une planète à peine plus grande que lui, et qui avait besoin d’un ami… »  Pour ceux qui comprennent la vie, ça aurait eu l’air beaucoup plus vrai.  Car je n’aime pas qu’on lise mon livre à la légère.  J’éprouve tant de chagrin à raconter ces souvenirs.  Il y a six ans déjà que mon ami s’en est allé avec son mouton.  Si j’essaie ici de le décrire, c’est afin de ne pas l’oublier.  C’est triste d’oublier un ami. Tout le monde n’a pas eu un ami. Et je puis devenir comme les grandes personnes qui ne s’intéressent plus qu’aux chiffres.  C’est donc pour ça encore que j’ai acheté une boîte de couleurs et des crayons.  C’est dur de se remettre au dessin, à mon âge, quand on n’a jamais fait d’autres tentatives que celle d’un boa fermé et celle d’un boa ouvert, à l’âge de six ans !  J’essaierai, bien sûr, de faire des portraits le plus ressemblants possible. Mais je ne suis pas tout à fait certain de réussir.  Un dessin va, et l’autre ne ressemble plus.  Je me trompe un peu aussi sur la taille.  Ici le petit prince est trop grand. Là il est trop petit.  J’hésite aussi sur la couleur de son costume.  Alors je tâtonne comme ci et comme ça, tant bien que mal.  Je me tromperai enfin sur certains détails plus importants. Mais ça, il faudra me le pardonner. Mon ami ne donnait jamais d’explications.  Il me croyait peut-être semblable à lui.  Mais moi, malheureusement, je ne sais pas voir les moutons à travers les caisses.  Je suis peutêtre un peu comme les grandes personnes.  J’ai dû vieillir.  CHAPITRE V  Chaque jour j’apprenais quelque chose sur la planète, sur le départ, sur le voyage. Ça venait tout doucement, au hasard des réflexions. C’est ainsi que, le troisième jour, je connus le drame des baobabs. Cette fois-ci encore ce fut grâce au mouton, car brusquement le petit prince m’interrogea, comme pris d’un doute grave : – C’est bien vrai, n’est-ce pas, que les moutons mangent les arbustes ? – Oui. C’est vrai. – Ah ! Je suis content. Je ne compris pas pourquoi il était si important que les moutons mangeassent les arbustes. Mais le petit prince ajouta : – Par conséquent ils mangent aussi les baobabs ? Je fis remarquer au petit prince que les baobabs ne sont pas des arbustes, mais des arbres grands comme des églises et que, si même il emportait avec lui tout un troupeau d’éléphants, ce troupeau ne viendrait pas à bout d’un seul baobab. L’idée du troupeau d’éléphants fit rire le petit prince : – Il faudrait les mettre les uns sur les autres… – 22 – Mais il remarqua avec sagesse : – Les baobabs, avant de grandir, ça commence par être petit. – C’est exact ! Mais pourquoi veux-tu que tes moutons mangent les petits baobabs ? Il me répondit : « Ben ! Voyons ! » comme s’il s’agissait là d’une évidence. Et il me fallut un grand effort d’intelligence pour comprendre à moi seul ce problème. Et en effet, sur la planète du petit prince, il y avait comme sur toutes les planètes, de bonnes herbes et de mauvaises herbes. Par conséquent de bonnes graines de bonnes herbes et de mauvaises graines de mauvaises herbes. Mais les graines sont invisibles. Elles dorment dans le secret de la terre jusqu’à ce qu’il prenne fantaisie à l’une d’elles de se réveiller. Alors elle s’étire, et pousse d’abord timidement vers le soleil une ravissante petite brindille inoffensive. S’il s’agit d’une brindille de – 23 – radis ou de rosier, on peut la laisser pousser comme elle veut. Mais s’il s’agit d’une mauvaise plante, il faut arracher la plante aussitôt, dès qu’on a su la reconnaître. Or il y avait des graines terribles sur la planète du petit prince… c’étaient les graines de baobabs. Le sol de la planète en était infesté. Or un baobab, si l’on s’y prend trop tard, on ne peut jamais plus s’en débarrasser. Il encombre toute la planète. Il la perfore de ses racines. Et si la planète est trop petite, et si les baobabs sont trop nombreux, ils la font éclater. « C’est une question de discipline, me disait plus tard le petit prince. Quand on a terminé sa toilette du matin, il faut faire soigneusement la toilette de la planète. Il faut s’astreindre régulièrement à arracher les baobabs dès qu’on les distingue d’avec les rosiers auxquels ils ressemblent beaucoup quand ils sont très jeunes. C’est un travail très ennuyeux, mais très facile. » – 24 – Et un jour il me conseilla de m’appliquer à réussir un beau dessin, pour bien faire entrer ça dans la tête des enfants de chez moi. « S’ils voyagent un jour, me disait-il, ça pourra leur servir. Il est quelquefois sans inconvénient de remettre à plus tard son travail. Mais, s’il s’agit des baobabs, c’est toujours une catastrophe. J’ai connu une planète, habitée par un paresseux. Il avait négligé trois arbustes… » Et, sur les indications du petit prince, j’ai dessiné cette planète-là. Je n’aime guère prendre le ton d’un moraliste. Mais le danger des baobabs est si peu connu, et les risques courus par celui qui s’égarerait dans un astéroïde sont si considérables, que, pour une fois, je fais exception à ma réserve. Je dis : « Enfants ! Faites attention aux baobabs ! » C’est pour avertir mes amis d’un danger qu’ils frôlaient depuis longtemps, comme moi-même, sans le connaître, que j’ai tant travaillé ce dessin-là. La leçon que je donnais en valait la peine. Vous vous demanderez peut-être : Pourquoi n’y a-t-il pas, dans ce livre, d’autres dessins aussi grandioses que le dessin des baobabs ? La réponse est bien simple : J’ai essayé mais je n’ai pas pu réussir. Quand j’ai dessiné les baobabs j’ai été animé par le sentiment de l’urgence. – 25 – – 26 – CHAPITRE VI Ah ! petit prince, j’ai compris, peu à peu, ainsi, ta petite vie mélancolique. Tu n’avais eu longtemps pour distraction que la douceur des couchers de soleil. J’ai appris ce détail nouveau, le quatrième jour au matin, quand tu m’as dit : – J’aime bien les couchers de soleil. Allons voir un coucher de soleil… – Mais il faut attendre… – Attendre quoi ? – Attendre que le soleil se couche. Tu as eu l’air très surpris d’abord, et puis tu as ri de toimême. Et tu m’as dit : – Je me crois toujours chez moi ! En effet. Quand il est midi aux États-Unis, le soleil, tout le monde le sait, se couche sur la France. Il suffirait de pouvoir aller en France en une minute pour assister au coucher de soleil. Malheureusement la France est bien trop éloignée. Mais, sur ta si petite planète, il te suffisait de tirer ta chaise de quelques pas. Et tu regardais le crépuscule chaque fois que tu le désirais… – Un jour, j’ai vu le soleil se coucher quarante-trois fois ! Et un peu plus tard tu ajoutais : – 27 – – Tu sais… quand on est tellement triste on aime les couchers de soleil… – Le jour des quarante-trois fois tu étais donc tellement triste ? Mais le petit prince ne répondit pas. – 28 – CHAPITRE VII Le cinquième jour, toujours grâce au mouton, ce secret de la vie du petit prince me fut révélé. Il me demanda avec brusquerie, sans préambule, comme le fruit d’un problème longtemps médité en silence : – Un mouton, s’il mange les arbustes, il mange aussi les fleurs ? – Un mouton mange tout ce qu’il rencontre. – Même les fleurs qui ont des épines ? – Oui. Même les fleurs qui ont des épines. – Alors les épines, à quoi servent-elles ? Je ne le savais pas. J’étais alors très occupé à essayer de dévisser un boulon trop serré de mon moteur. J’étais très soucieux car ma panne commençait de m’apparaître comme très grave, et l’eau à boire qui s’épuisait me faisait craindre le pire. – Les épines, à quoi servent-elles ? Le petit prince ne renonçait jamais à une question, une fois qu’il l’avait posée. J’étais irrité par mon boulon et je répondis n’importe quoi : – Les épines, ça ne sert à rien, c’est de la pure méchanceté de la part des fleurs ! – 29 – – Oh ! Mais après un silence il me lança, avec une sorte de rancune : – Je ne te crois pas ! Les fleurs sont faibles. Elles sont naïves. Elles se rassurent comme elles peuvent. Elles se croient terribles avec leurs épines… Je ne répondis rien. À cet instant-là je me disais : « Si ce boulon résiste encore, je le ferai sauter d’un coup de marteau. » Le petit prince dérangea de nouveau mes réflexions : – Et tu crois, toi, que les fleurs… – Mais non ! Mais non ! Je ne crois rien ! J’ai répondu n’importe quoi. Je m’occupe, moi, de choses sérieuses ! Il me regarda stupéfait. – De choses sérieuses ! Il me voyait, mon marteau à la main, et les doigts noirs de cambouis, penché sur un objet qui lui semblait très laid. – Tu parles comme les grandes personnes ! Ça me fit un peu honte. Mais, impitoyable, il ajouta : – Tu confonds tout… tu mélanges tout ! Il était vraiment très irrité. Il secouait au vent des cheveux tout dorés : – 30 – – Je connais une planète où il y a un Monsieur cramoisi. Il n’a jamais respiré une fleur. Il n’a jamais regardé une étoile. Il n’a jamais aimé personne. Il n’a jamais rien fait d’autre que des additions. Et toute la journée il répète comme toi : « Je suis un homme sérieux ! Je suis un homme sérieux ! » et ça le fait gonfler d’orgueil. Mais ce n’est pas un homme, c’est un champignon ! – Un quoi ? – Un champignon ! Le petit prince était maintenant tout pâle de colère. – Il y a des millions d’années que les fleurs fabriquent des épines. Il y a des millions d’années que les moutons mangent quand même les fleurs. Et ce n’est pas sérieux de chercher à comprendre pourquoi elles se donnent tant de mal pour se fabriquer des épines qui ne servent jamais à rien ? Ce n’est pas important la guerre des moutons et des fleurs ? Ce n’est pas plus sérieux et plus important que les additions d’un gros Monsieur rouge ? Et si je connais, moi, une fleur unique au monde, qui n’existe nulle part, sauf dans ma planète, et qu’un petit mouton peut anéantir d’un seul coup, comme ça, un matin, sans se rendre compte de ce qu’il fait, ce n’est pas important ça ! Il rougit, puis reprit : – Si quelqu’un aime une fleur qui n’existe qu’à un exemplaire dans les millions et les millions d’étoiles, ça suffit pour qu’il soit heureux quand il les regarde. Il se dit : « Ma fleur est là quelque part… » Mais si le mouton mange la fleur, c’est pour lui comme si, brusquement, toutes les étoiles s’éteignaient ! Et ce n’est pas important ça ! – 31 – Il ne put rien dire de plus. Il éclata brusquement en sanglots. La nuit était tombée. J’avais lâché mes outils. Je me moquais bien de mon marteau, de mon boulon, de la soif et de la mort. Il y avait, sur une étoile, une planète, la mienne, la Terre, un petit prince à consoler ! Je le pris dans les bras. Je le berçai. Je lui disais : « La fleur que tu aimes n’est pas en danger… Je lui dessinerai une muselière, à ton mouton… Je te dessinerai une armure pour ta fleur… Je… » Je ne savais pas trop quoi dire. Je me sentais très maladroit. Je ne savais comment l’atteindre, où le rejoindre… C’est tellement mystérieux, le pays des larmes. – 32 – CHAPITRE VIII J’appris bien vite à mieux connaître cette fleur. Il y avait toujours eu, sur la planète du petit prince, des fleurs très simples, ornées d’un seul rang de pétales, et qui ne tenaient point de place, et qui ne dérangeaient personne. Elles apparaissaient un matin dans l’herbe, et puis elles s’éteignaient le soir. Mais celle-là avait germé un jour, d’une graine apportée d’on ne sait où, et le petit prince avait surveillé de très près cette brindille qui ne ressemblait pas aux autres brindilles. Ça pouvait être un nouveau genre de baobab. Mais l’arbuste cessa vite de croître, et commença de préparer une fleur. Le petit prince, qui assistait à l’installation d’un bouton énorme, sentait bien qu’il en sortirait une apparition miraculeuse, mais la fleur n’en finissait pas de se préparer à être belle, à l’abri de sa chambre verte. Elle choisissait avec soin ses couleurs. Elle s’habillait lentement, elle ajustait un à un ses pétales. Elle ne voulait pas sortir toute fripée comme les coquelicots. Elle ne voulait apparaître que dans le plein rayonnement de sa beauté. Eh ! oui. Elle était très coquette ! Sa toilette mystérieuse avait donc duré des jours et des jours. Et puis voici qu’un matin, justement à l’heure du lever du soleil, elle s’était montrée. Et elle, qui avait travaillé avec tant de précision, dit en bâillant : – Ah ! Je me réveille à peine… Je vous demande pardon… Je suis encore toute décoiffée… Le petit prince, alors, ne put contenir son admiration : – 33 – – Que vous êtes belle ! – N’est-ce pas, répondit doucement la fleur. Et je suis née en même temps que le soleil… Le petit prince devina bien qu’elle n’était pas trop modeste, mais elle était si émouvante ! – C’est l’heure, je crois, du petit déjeuner, avait-elle bientôt ajouté, auriez-vous la bonté de penser à moi… Et le petit prince, tout confus, ayant été chercher un arrosoir d’eau fraîche, avait servi la fleur. – 34 – Ainsi l’avait-elle bien vite tourmenté par sa vanité un peu ombrageuse. Un jour, par exemple, parlant de ses quatre épines, elle avait dit au petit prince : – Ils peuvent venir, les tigres, avec leurs griffes ! – Il n’y a pas de tigres sur ma planète, avait objecté le petit prince, et puis les tigres ne mangent pas l’herbe. – Je ne suis pas une herbe, avait doucement répondu la fleur. – Pardonnez-moi… – Je ne crains rien des tigres, mais j’ai horreur des courants d’air. Vous n’auriez pas un paravent ? « Horreur des courants d’air… ce n’est pas de chance, pour une plante, avait remarqué le petit prince. Cette fleur est bien compliquée… » – Le soir vous me mettrez sous globe. Il fait très froid chez vous. C’est mal installé. Là d’où je viens… – 35 – Mais elle s’était interrompue. Elle était venue sous forme de graine. Elle n’avait rien pu connaître des autres mondes. Humiliée de s’être laissé surprendre à préparer un mensonge aussi naïf, elle avait toussé deux ou trois fois, pour mettre le petit prince dans son tort : – Ce paravent ?… – J’allais le chercher mais vous me parliez ! Alors elle avait forcé sa toux pour lui infliger quand même des remords. Ainsi le petit prince, malgré la bonne volonté de son amour, avait vite douté d’elle. Il avait pris au sérieux des mots sans importance, et était devenu très malheureux. « J’aurais dû ne pas l’écouter, me confia-t-il un jour, il ne faut jamais écouter les fleurs. Il faut les regarder et les respirer. La mienne embaumait ma planète, mais je ne savais pas m’en réjouir. Cette histoire de griffes, qui m’avait tellement agacé, eût dû m’attendrir… » – 36 – Il me confia encore : « Je n’ai alors rien su comprendre ! J’aurais dû la juger sur les actes et non sur les mots. Elle m’embaumait et m’éclairait. Je n’aurais jamais dû m’enfuir ! J’aurais dû deviner sa tendresse derrière ses pauvres ruses. Les fleurs sont si contradictoires ! Mais j’étais trop jeune pour savoir l’aimer. » – 37 – CHAPITRE IX Je crois qu’il profita, pour son évasion, d’une migration d’oiseaux sauvages. Au matin du départ il mit sa planète bien en ordre. Il ramona soigneusement ses volcans en activité. Il pos- – 38 – sédait deux volcans en activité. Et c’était bien commode pour faire chauffer le petit déjeuner du matin. Il possédait aussi un volcan éteint. Mais, comme il disait, « On ne sait jamais ! » Il ramona donc également le volcan éteint. S’ils sont bien ramonés, les volcans brûlent doucement et régulièrement, sans éruptions. Les éruptions volcaniques sont comme des feux de cheminée. Évidemment sur notre terre nous sommes beaucoup trop petits pour ramoner nos volcans. C’est pourquoi ils nous causent des tas d’ennuis. – 39 – Le petit prince arracha aussi, avec un peu de mélancolie, les dernières pousses de baobabs. Il croyait ne jamais devoir revenir. Mais tous ces travaux familiers lui parurent, ce matinlà, extrêmement doux. Et, quand il arrosa une dernière fois la fleur, et se prépara à la mettre à l’abri sous son globe, il se découvrit l’envie de pleurer. – Adieu, dit-il à la fleur. Mais elle ne lui répondit pas. – Adieu, répéta-t-il. La fleur toussa. Mais ce n’était pas à cause de son rhume. – J’ai été sotte, lui dit-elle enfin. Je te demande pardon. Tâche d’être heureux. Il fut surpris par l’absence de reproches. Il restait là tout déconcerté, le globe en l’air. Il ne comprenait pas cette douceur calme. – Mais oui, je t’aime, lui dit la fleur. Tu n’en as rien su, par ma faute. Cela n’a aucune importance. Mais tu as été aussi sot que moi. Tâche d’être heureux… Laisse ce globe tranquille. Je n’en veux plus. – Mais le vent… – Je ne suis pas si enrhumée que ça… L’air frais de la nuit me fera du bien. Je suis une fleur. – Mais les bêtes… – Il faut bien que je supporte deux ou trois chenilles si je veux connaître les papillons. Il paraît que c’est tellement beau. – 40 – Sinon qui me rendra visite ? Tu seras loin, toi. Quant aux grosses bêtes, je ne crains rien. J’ai mes griffes. Et elle montrait naïvement ses quatre épines. Puis elle ajouta : – Ne traîne pas comme ça, c’est agaçant. Tu as décidé de partir. Va-t’en. Car elle ne voulait pas qu’il la vît pleurer. C’était une fleur tellement orgueilleuse… – 41 – CHAPITRE X Il se trouvait dans la région des astéroïdes 325, 326, 327, 328, 329 et 330. Il commença donc par les visiter pour y chercher une occupation et pour s’instruire. La première était habitée par un roi. Le roi siégeait, habillé de pourpre et d’hermine, sur un trône très simple et cependant majestueux. – 42 – – Ah ! Voilà un sujet, s’écria le roi quand il aperçut le petit prince. Et le petit prince se demanda : « Comment peut-il me reconnaître puisqu’il ne m’a encore jamais vu ! » Il ne savait pas que, pour les rois, le monde est très simplifié. Tous les hommes sont des sujets. – Approche-toi que je te voie mieux, lui dit le roi qui était tout fier d’être roi pour quelqu’un. Le petit prince chercha des yeux où s’asseoir, mais la planète était toute encombrée par le magnifique manteau d’hermine. Il resta donc debout, et, comme il était fatigué, il bâilla. – Il est contraire à l’étiquette de bâiller en présence d’un roi, lui dit le monarque. Je te l’interdis. – Je ne peux pas m’en empêcher, répondit le petit prince tout confus. J’ai fait un long voyage et je n’ai pas dormi… – Alors, lui dit le roi, je t’ordonne de bâiller. Je n’ai vu personne bâiller depuis des années. Les bâillements sont pour moi des curiosités. Allons ! bâille encore. C’est un ordre. – Ça m’intimide… je ne peux plus… fit le petit prince tout rougissant. – Hum ! Hum ! répondit le roi. Alors je… je t’ordonne tantôt de bâiller et tantôt de… Il bredouillait un peu et paraissait vexé. – 43 – Car le roi tenait essentiellement à ce que son autorité fût respectée. Il ne tolérait pas la désobéissance. C’était un monarque absolu. Mais, comme il était très bon, il donnait des ordres raisonnables. « Si j’ordonnais, disait-il couramment, si j’ordonnais à un général de se changer en oiseau de mer, et si le général n’obéissait pas, ce ne serait pas la faute du général. Ce serait ma faute. » – Puis-je m’asseoir ? s’enquit timidement le petit prince. – Je t’ordonne de t’asseoir, lui répondit le roi, qui ramena majestueusement un pan de son manteau d’hermine. Mais le petit prince s’étonnait. La planète était minuscule. Sur quoi le roi pouvait-il bien régner ? – Sire, lui dit-il… je vous demande pardon de vous interroger… – Je t’ordonne de m’interroger, se hâta de dire le roi. – Sire… sur quoi régnez-vous ? – Sur tout, répondit le roi, avec une grande simplicité. – Sur tout ? Le roi d’un geste discret désigna sa planète, les autres planètes et les étoiles. – Sur tout ça ? dit le petit prince. – Sur tout ça… répondit le roi. – 44 – Car non seulement c’était un monarque absolu mais c’était un monarque universel. – Et les étoiles vous obéissent ? – Bien sûr, lui dit le roi. Elles obéissent aussitôt. Je ne tolère pas l’indiscipline. Un tel pouvoir émerveilla le petit prince. S’il l’avait détenu lui-même, il aurait pu assister, non pas à quarante-quatre, mais à soixante-douze, ou même à cent, ou même à deux cents couchers de soleil dans la même journée, sans avoir jamais à tirer sa chaise ! Et comme il se sentait un peu triste à cause du souvenir de sa petite planète abandonnée, il s’enhardit à solliciter une grâce du roi : – Je voudrais voir un coucher de soleil… Faites-moi plaisir… Ordonnez au soleil de se coucher… – Si j’ordonnais à un général de voler d’une fleur à l’autre à la façon d’un papillon, ou d’écrire une tragédie, ou de se changer en oiseau de mer, et si le général n’exécutait pas l’ordre reçu, qui, de lui ou de moi, serait dans son tort ? – Ce serait vous, dit fermement le petit prince. – Exact. Il faut exiger de chacun ce que chacun peut donner, reprit le roi. L’autorité repose d’abord sur la raison. Si tu ordonnes à ton peuple d’aller se jeter à la mer, il fera la révolution. J’ai le droit d’exiger l’obéissance parce que mes ordres sont raisonnables. – Alors mon coucher de soleil ? rappela le petit prince qui jamais n’oubliait une question une fois qu’il l’avait posée. – 45 – – Ton coucher de soleil, tu l’auras. Je l’exigerai. Mais j’attendrai, dans ma science du gouvernement, que les conditions soient favorables. – Quand ça sera-t-il ? s’informa le petit prince. – Hem ! hem ! lui répondit le roi, qui consulta d’abord un gros calendrier, hem ! hem ! ce sera, vers… vers… ce sera ce soir vers sept heures quarante ! Et tu verras comme je suis bien obéi. Le petit prince bâilla. Il regrettait son coucher de soleil manqué. Et puis il s’ennuyait déjà un peu : – Je n’ai plus rien à faire ici, dit-il au roi. Je vais repartir ! – Ne pars pas, répondit le roi qui était si fier d’avoir un sujet. Ne pars pas, je te fais ministre ! – Ministre de quoi ? – De… de la justice ! – Mais il n’y a personne à juger ! – On ne sait pas, lui dit le roi. Je n’ai pas fait encore le tour de mon royaume. Je suis très vieux, je n’ai pas de place pour un carrosse, et ça me fatigue de marcher. – Oh ! Mais j’ai déjà vu, dit le petit prince qui se pencha pour jeter encore un coup d’œil sur l’autre côté de la planète. Il n’y a personne là-bas non plus… – Tu te jugeras donc toi-même, lui répondit le roi. C’est le plus difficile. Il est bien plus difficile de se juger soi-même que de juger autrui. Si tu réussis à bien te juger, c’est que tu es un véritable sage. – 46 – – Moi, dit le petit prince, je puis me juger moi-même n’importe où. Je n’ai pas besoin d’habiter ici. – Hem ! Hem ! dit le roi, je crois bien que sur ma planète il y a quelque part un vieux rat. Je l’entends la nuit. Tu pourras juger ce vieux rat. Tu le condamneras à mort de temps en temps. Ainsi sa vie dépendra de ta justice. Mais tu le gracieras chaque fois pour l’économiser. Il n’y en a qu’un. – Moi, répondit le petit prince, je n’aime pas condamner à mort, et je crois bien que je m’en vais. – Non, dit le roi. Mais le petit prince, ayant achevé ses préparatifs, ne voulut point peiner le vieux monarque : – Si Votre Majesté désirait être obéie ponctuellement, elle pourrait me donner un ordre raisonnable. Elle pourrait m’ordonner, par exemple, de partir avant une minute. Il me semble que les conditions sont favorables… Le roi n’ayant rien répondu, le petit prince hésita d’abord, puis, avec un soupir, prit le départ. – Je te fais mon ambassadeur, se hâta alors de crier le roi. Il avait un grand air d’autorité. « Les grandes personnes sont bien étranges », se dit le petit prince, en lui-même, durant son voyage. – 47 – CHAPITRE XI La seconde planète était habitée par un vaniteux : – Ah ! Ah ! Voilà la visite d’un admirateur ! s’écria de loin le vaniteux dès qu’il aperçut le petit prince. Car, pour les vaniteux, les autres hommes sont des admirateurs. – 48 – – Bonjour, dit le petit prince. Vous avez un drôle de chapeau. – C’est pour saluer, lui répondit le vaniteux. C’est pour saluer quand on m’acclame. Malheureusement il ne passe jamais personne par ici. – Ah oui ? dit le petit prince qui ne comprit pas. – Frappe tes mains l’une contre l’autre, conseilla donc le vaniteux. Le petit prince frappa ses mains l’une contre l’autre. Le vaniteux salua modestement en soulevant son chapeau. « Ça c’est plus amusant que la visite au roi », se dit en luimême le petit prince. Et il recommença de frapper ses mains l’une contre l’autre. Le vaniteux recommença de saluer en soulevant son chapeau. Après cinq minutes d’exercice le petit prince se fatigua de la monotonie du jeu : – Et, pour que le chapeau tombe, demanda-t-il, que faut-il faire ? Mais le vaniteux ne l’entendit pas. Les vaniteux n’entendent jamais que les louanges. – Est-ce que tu m’admires vraiment beaucoup ? demandat-il au petit prince. – Qu’est-ce que signifie admirer ? – 49 – – Admirer signifie reconnaître que je suis l’homme le plus beau, le mieux habillé, le plus riche et le plus intelligent de la planète. – Mais tu es seul sur ta planète ! – Fais-moi ce plaisir. Admire-moi quand même ! – Je t’admire, dit le petit prince, en haussant un peu les épaules, mais en quoi cela peut-il bien t’intéresser ? Et le petit prince s’en fut. « Les grandes personnes sont décidément bien bizarres », se dit-il simplement en lui-même durant son voyage. – 50 – CHAPITRE XII La planète suivante était habitée par un buveur. Cette visite fut très courte, mais elle plongea le petit prince dans une grande mélancolie : – Que fais-tu là ? dit-il au buveur, qu’il trouva installé en silence devant une collection de bouteilles vides et une collection de bouteilles pleines. – Je bois, répondit le buveur, d’un air lugubre. – Pourquoi bois-tu ? lui demanda le petit prince. – 51 – – Pour oublier, répondit le buveur. – Pour oublier quoi ? s’enquit le petit prince qui déjà le plaignait. – Pour oublier que j’ai honte, avoua le buveur en baissant la tête. – Honte de quoi ? s’informa le petit prince qui désirait le secourir. – Honte de boire ! acheva le buveur qui s’enferma définitivement dans le silence. Et le petit prince s’en fut, perplexe. « Les grandes personnes sont décidément très très bizarres », se disait-il en lui-même durant le voyage. – 52 – CHAPITRE XIII La quatrième planète était celle du businessman. Cet homme était si occupé qu’il ne leva même pas la tête à l’arrivée du petit prince. – Bonjour, lui dit celui-ci. Votre cigarette est éteinte. – Trois et deux font cinq. Cinq et sept douze. Douze et trois quinze. Bonjour. Quinze et sept vingt-deux. Vingt-deux et six vingt-huit. Pas le temps de la rallumer. Vingt-six et cinq trente et un. Ouf ! Ça fait donc cinq cent un millions six cent vingtdeux mille sept cent trente et un. – 53 – – Cinq cents millions de quoi ? – Hein ? Tu es toujours là ? Cinq cent un millions de… je ne sais plus… J’ai tellement de travail ! Je suis sérieux, moi, je ne m’amuse pas à des balivernes ! Deux et cinq sept… – Cinq cent un millions de quoi ? répéta le petit prince qui jamais de sa vie, n’avait renoncé à une question, une fois qu’il l’avait posée. Le businessman leva la tête : – Depuis cinquante-quatre ans que j’habite cette planèteci, je n’ai été dérangé que trois fois. La première fois ç’a été, il y a vingt-deux ans, par un hanneton qui était tombé Dieu sait d’où. Il répandait un bruit épouvantable, et j’ai fait quatre erreurs dans une addition. La seconde fois ç’a été, il y a onze ans, par une crise de rhumatisme. Je manque d’exercice. Je n’ai pas le temps de flâner. Je suis sérieux, moi. La troisième fois… la voici ! Je disais donc cinq cent un millions… – Millions de quoi ? Le businessman comprit qu’il n’était point d’espoir de paix : – Millions de ces petites choses que l’on voit quelquefois dans le ciel. – Des mouches ? – Mais non, des petites choses qui brillent. – Des abeilles ? – 54 – – Mais non. Des petites choses dorées qui font rêvasser les fainéants. Mais je suis sérieux, moi ! Je n’ai pas le temps de rêvasser. – Ah ! des étoiles ? – C’est bien ça. Des étoiles. – Et que fais-tu de cinq cents millions d’étoiles ? – Cinq cent un millions six cent vingt-deux mille sept cent trente et un. Je suis sérieux, moi, je suis précis. – Et que fais-tu de ces étoiles ? – Ce que j’en fais ? – Oui. – Rien. Je les possède. – Tu possèdes les étoiles ? – Oui. – Mais j’ai déjà vu un roi qui… – Les rois ne possèdent pas. Ils « règnent » sur. C’est très différent. – Et à quoi cela te sert-il de posséder les étoiles ? – Ça me sert à être riche. – Et à quoi cela te sert-il d’être riche ? – 55 – – À acheter d’autres étoiles, si quelqu’un en trouve. « Celui-là, se dit en lui-même le petit prince, il raisonne un peu comme mon ivrogne. » Cependant il posa encore des questions : – Comment peut-on posséder les étoiles ? – À qui sont-elles ? riposta, grincheux, le businessman. – Je ne sais pas. À personne. – Alors elles sont à moi, car j’y ai pensé le premier. – Ça suffit ? – Bien sûr. Quand tu trouves un diamant qui n’est à personne, il est à toi. Quand tu trouves une île qui n’est à personne, elle est à toi. Quand tu as une idée le premier, tu la fais breveter : elle est à toi. Et moi je possède les étoiles, puisque jamais personne avant moi n’a songé à les posséder. – Ça c’est vrai, dit le petit prince. Et qu’en fais-tu ? – Je les gère. Je les compte et je les recompte, dit le businessman. C’est difficile. Mais je suis un homme sérieux ! Le petit prince n’était pas satisfait encore. – Moi, si je possède un foulard, je puis le mettre autour de mon cou et l’emporter. Moi, si je possède une fleur, je puis cueillir ma fleur et l’emporter. Mais tu ne peux pas cueillir les étoiles ! – Non, mais je puis les placer en banque. – 56 – – Qu’est-ce que ça veut dire ? – Ça veut dire que j’écris sur un petit papier le nombre de mes étoiles. Et puis j’enferme à clef ce papier-là dans un tiroir. – Et c’est tout ? – Ça suffit ! « C’est amusant, pensa le petit prince. C’est assez poétique. Mais ce n’est pas très sérieux. » Le petit prince avait sur les choses sérieuses des idées très différentes des idées des grandes personnes. – Moi, dit-il encore, je possède une fleur que j’arrose tous les jours. Je possède trois volcans que je ramone toutes les semaines. Car je ramone aussi celui qui est éteint. On ne sait jamais. C’est utile à mes volcans, et c’est utile à ma fleur, que je les possède. Mais tu n’es pas utile aux étoiles… Le businessman ouvrit la bouche mais ne trouva rien à répondre, et le petit prince s’en fut. « Les grandes personnes sont décidément tout à fait extraordinaires », se disait-il simplement en lui-même durant le voyage. – 57 – CHAPITRE XIV La cinquième planète était très curieuse. C’était la plus petite de toutes. Il y avait là juste assez de place pour loger un réverbère et un allumeur de réverbères. Le petit prince ne parvenait pas à s’expliquer à quoi pouvaient servir, quelque part dans le ciel, sur une planète sans maison, ni population, un réverbère et un allumeur de réverbères. Cependant il se dit en lui-même : « Peut-être bien que cet homme est absurde. Cependant il est moins absurde que le roi, que le vaniteux, que le businessman et que le buveur. Au moins son travail a-t-il un sens. – 58 – Quand il allume son réverbère, c’est comme s’il faisait naître une étoile de plus, ou une fleur. Quand il éteint son réverbère, ça endort la fleur ou l’étoile. C’est une occupation très jolie. C’est véritablement utile puisque c’est joli. » Lorsqu’il aborda la planète il salua respectueusement l’allumeur : – Bonjour. Pourquoi viens-tu d’éteindre ton réverbère ? – C’est la consigne, répondit l’allumeur. Bonjour. – Qu’est-ce que la consigne ? – C’est d’éteindre mon réverbère. Bonsoir. Et il le ralluma. – Mais pourquoi viens-tu de le rallumer ? – C’est la consigne, répondit l’allumeur. – Je ne comprends pas, dit le petit prince. – Il n’y a rien à comprendre, dit l’allumeur. La consigne c’est la consigne. Bonjour. Et il éteignit son réverbère. Puis il s’épongea le front avec un mouchoir à carreaux rouges. – Je fais là un métier terrible. C’était raisonnable autrefois. J’éteignais le matin et j’allumais le soir. J’avais le reste du jour pour me reposer, et le reste de la nuit pour dormir… – 59 – – Et, depuis cette époque, la consigne a changé ? – La consigne n’a pas changé, dit l’allumeur. C’est bien là le drame ! La planète d’année en année a tourné de plus en plus vite, et la consigne n’a pas changé ! – Alors ? dit le petit prince. – Alors maintenant qu’elle fait un tour par minute, je n’ai plus une seconde de repos. J’allume et j’éteins une fois par minute ! – Ça c’est drôle ! Les jours chez toi durent une minute ! – Ce n’est pas drôle du tout, dit l’allumeur. Ça fait déjà un mois que nous parlons ensemble. – Un mois ? – Oui. Trente minutes. Trente jours ! Bonsoir. Et il ralluma son réverbère. Le petit prince le regarda et il aima cet allumeur qui était tellement fidèle à la consigne. Il se souvint des couchers de soleil que lui-même allait autrefois chercher, en tirant sa chaise. Il voulut aider son ami : – Tu sais… je connais un moyen de te reposer quand tu voudras… – Je veux toujours, dit l’allumeur. Car on peut être, à la fois, fidèle et paresseux. Le petit prince poursuivit : – 60 – – Ta planète est tellement petite que tu en fais le tour en trois enjambées. Tu n’as qu’à marcher assez lentement pour rester toujours au soleil. Quand tu voudras te reposer tu marcheras… et le jour durera aussi longtemps que tu voudras. – Ça ne m’avance pas à grand’chose, dit l’allumeur. Ce que j’aime dans la vie, c’est dormir. – Ce n’est pas de chance, dit le petit prince. – Ce n’est pas de chance, dit l’allumeur. Bonjour. Et il éteignit son réverbère. « Celui-là, se dit le petit prince, tandis qu’il poursuivait plus loin son voyage, celui-là serait méprisé par tous les autres, par le roi, par le vaniteux, par le buveur, par le businessman. Cependant c’est le seul qui ne me paraisse pas ridicule. C’est, peut-être, parce qu’il s’occupe d’autre chose que de soi-même. » Il eut un soupir de regret et se dit encore : « Celui-là est le seul dont j’eusse pu faire mon ami. Mais sa planète est vraiment trop petite. Il n’y a pas de place pour deux… » Ce que le petit prince n’osait pas s’avouer, c’est qu’il regrettait cette planète bénie à cause, surtout, des mille quatre cent quarante couchers de soleil par vingt-quatre heures ! – 61 – CHAPITRE XV La sixième planète était une planète dix fois plus vaste. Elle était habitée par un vieux Monsieur qui écrivait d’énormes livres. – Tiens ! voilà un explorateur ! s’écria-t-il, quand il aperçut le petit prince. Le petit prince s’assit sur la table et souffla un peu. Il avait déjà tant voyagé ! – D’où viens-tu ? lui dit le vieux Monsieur. – Quel est ce gros livre ? dit le petit prince. Que faites-vous ici ? – 62 – – Je suis géographe, dit le vieux Monsieur. – Qu’est-ce qu’un géographe ? – C’est un savant qui connaît où se trouvent les mers, les fleuves, les villes, les montagnes et les déserts. – Ça c’est bien intéressant, dit le petit prince. Ça c’est enfin un véritable métier ! Et il jeta un coup d’œil autour de lui sur la planète du géographe. Il n’avait jamais vu encore une planète aussi majestueuse. – Elle est bien belle, votre planète. Est-ce qu’il y a des océans ? – Je ne puis pas le savoir, dit le géographe. – Ah ! (Le petit prince était déçu.) Et des montagnes ? – Je ne puis pas le savoir, dit le géographe. – Et des villes et des fleuves et des déserts ? – Je ne puis pas le savoir non plus, dit le géographe. – Mais vous êtes géographe ! – C’est exact, dit le géographe, mais je ne suis pas explorateur. Je manque absolument d’explorateurs. Ce n’est pas le géographe qui va faire le compte des villes, des fleuves, des montagnes, des mers, des océans et des déserts. Le géographe est trop important pour flâner. Il ne quitte pas son bureau. Mais il y reçoit les explorateurs. Il les interroge, et il prend en note leurs souvenirs. Et si les souvenirs de l’un d’entre eux lui paraissent intéressants, le géographe fait faire une enquête sur la moralité de l’explorateur. – 63 – – Pourquoi ça ? – Parce qu’un explorateur qui mentirait entraînerait des catastrophes dans les livres de géographie. Et aussi un explorateur qui boirait trop. – Pourquoi ça ? fit le petit prince. – Parce que les ivrognes voient double. Alors le géographe noterait deux montagnes, là où il n’y en a qu’une seule. – Je connais quelqu’un, dit le petit prince, qui serait mauvais explorateur. – C’est possible. Donc, quand la moralité de l’explorateur paraît bonne, on fait une enquête sur sa découverte. – On va voir ? – Non. C’est trop compliqué. Mais on exige de l’explorateur qu’il fournisse des preuves. S’il s’agit par exemple de la découverte d’une grosse montagne, on exige qu’il en rapporte de grosses pierres. Le géographe soudain s’émut. – Mais toi, tu viens de loin ! Tu es explorateur ! Tu vas me décrire ta planète ! Et le géographe, ayant ouvert son registre, tailla son crayon. On note d’abord au crayon les récits des explorateurs. On attend, pour noter à l’encre, que l’explorateur ait fourni des preuves. – Alors ? interrogea le géographe. – 64 – – Oh ! chez moi, dit le petit prince, ce n’est pas très intéressant, c’est tout petit. J’ai trois volcans. Deux volcans en activité, et un volcan éteint. Mais on ne sait jamais. – On ne sait jamais, dit le géographe. – J’ai aussi une fleur. – Nous ne notons pas les fleurs, dit le géographe. – Pourquoi ça ! c’est le plus joli ! – Parce que les fleurs sont éphémères. – Qu’est-ce que signifie : « éphémère » ? – Les géographies, dit le géographe, sont les livres les plus précieux de tous les livres. Elles ne se démodent jamais. Il est très rare qu’une montagne change de place. Il est très rare qu’un océan se vide de son eau. Nous écrivons des choses éternelles. – Mais les volcans éteints peuvent se réveiller, interrompit le petit prince. Qu’est-ce que signifie « éphémère » ? – Que les volcans soient éteints ou soient éveillés, ça revient au même pour nous autres, dit le géographe. Ce qui compte pour nous, c’est la montagne. Elle ne change pas. – Mais qu’est-ce que signifie « éphémère » ? répéta le petit prince qui, de sa vie, n’avait renoncé à une question, une fois qu’il l’avait posée. – Ça signifie « qui est menacé de disparition prochaine ». – Ma fleur est menacée de disparition prochaine ? – 65 – – Bien sûr. Ma fleur est éphémère, se dit le petit prince, et elle n’a que quatre épines pour se défendre contre le monde ! Et je l’ai laissée toute seule chez moi ! Ce fut là son premier mouvement de regret. Mais il reprit courage : – Que me conseillez-vous d’aller visiter ? demanda-t-il. – La planète Terre, lui répondit le géographe. Elle a une bonne réputation… Et le petit prince s’en fut, songeant à sa fleur. – 66 – CHAPITRE XVI La septième planète fut donc la Terre. La Terre n’est pas une planète quelconque ! On y compte cent onze rois (en n’oubliant pas, bien sûr, les rois nègres), sept mille géographes, neuf cent mille businessmen, sept millions et demi d’ivrognes, trois cent onze millions de vaniteux, c’est-àdire environ deux milliards de grandes personnes. Pour vous donner une idée des dimensions de la Terre je vous dirai qu’avant l’invention de l’électricité on y devait entretenir, sur l’ensemble des six continents, une véritable armée de quatre cent soixante-deux mille cinq cent onze allumeurs de réverbères. Vu d’un peu loin ça faisait un effet splendide. Les mouvements de cette armée étaient réglés comme ceux d’un ballet d’opéra. D’abord venait le tour des allumeurs de réverbères de Nouvelle-Zélande et d’Australie. Puis ceux-ci, ayant allumé leurs lampions, s’en allaient dormir. Alors entraient à leur tour dans la danse les allumeurs de réverbères de Chine et de Sibérie. Puis eux aussi s’escamotaient dans les coulisses. Alors venait le tour des allumeurs de réverbères de Russie et des Indes. Puis de ceux d’Afrique et d’Europe. Puis de ceux d’Amérique du Sud. Puis de ceux d’Amérique du Nord. Et jamais ils ne se trompaient dans leur ordre d’entrée en scène. C’était grandiose. Seuls, l’allumeur de l’unique réverbère du pôle Nord, et son confrère de l’unique réverbère du pôle Sud, menaient des vies d’oisiveté et de nonchalance : ils travaillaient deux fois par an. – 67 – CHAPITRE XVII Quand on veut faire de l’esprit, il arrive que l’on mente un peu. Je n’ai pas été très honnête en vous parlant des allumeurs de réverbères. Je risque de donner une fausse idée de notre planète à ceux qui ne la connaissent pas. Les hommes occupent très peu de place sur la terre. Si les deux milliards d’habitants qui peuplent la terre se tenaient debout et un peu serrés, comme pour un meeting, ils logeraient aisément sur une place publique de vingt milles de long sur vingt milles de large. On pourrait entasser l’humanité sur le moindre petit îlot du Pacifique. Les grandes personnes, bien sûr, ne vous croiront pas. Elles s’imaginent tenir beaucoup de place. Elles se voient importantes comme des baobabs. Vous leur conseillerez donc de faire le calcul. Elles adorent les chiffres : ça leur plaira. Mais ne perdez pas votre temps à ce pensum. C’est inutile. Vous avez confiance en moi. Le petit prince, une fois sur terre, fut donc bien surpris de ne voir personne. Il avait déjà peur de s’être trompé de planète, quand un anneau couleur de lune remua dans le sable. – Bonne nuit, fit le petit prince à tout hasard. – Bonne nuit, fit le serpent. – Sur quelle planète suis-je tombé ? demanda le petit prince. – Sur la Terre, en Afrique, répondit le serpent. – 68 – – Ah !… Il n’y a donc personne sur la Terre ? – Ici c’est le désert. Il n’y a personne dans les déserts. La Terre est grande, dit le serpent. Le petit prince s’assit sur une pierre et leva les yeux vers le ciel : – Je me demande, dit-il, si les étoiles sont éclairées afin que chacun puisse un jour retrouver la sienne. Regarde ma planète. Elle est juste au-dessus de nous… Mais comme elle est loin ! – Elle est belle, dit le serpent. Que viens-tu faire ici ? – J’ai des difficultés avec une fleur, dit le petit prince. – Ah ! fit le serpent. Et ils se turent. – 69 – – Où sont les hommes ? reprit enfin le petit prince. On est un peu seul dans le désert… – On est seul aussi chez les hommes, dit le serpent. Le petit prince le regarda longtemps : – Tu es une drôle de bête, lui dit-il enfin, mince comme un doigt… – Mais je suis plus puissant que le doigt d’un roi, dit le serpent. Le petit prince eut un sourire : – Tu n’es pas bien puissant… tu n’as même pas de pattes… tu ne peux même pas voyager… – 70 – – Je puis t’emporter plus loin qu’un navire, dit le serpent. Il s’enroula autour de la cheville du petit prince, comme un bracelet d’or : – Celui que je touche, je le rends à la terre dont il est sorti, dit-il encore. Mais tu es pur et tu viens d’une étoile… Le petit prince ne répondit rien. – Tu me fais pitié, toi si faible, sur cette Terre de granit. Je puis t’aider un jour si tu regrettes trop ta planète. Je puis… – Oh ! J’ai très bien compris, fit le petit prince, mais pourquoi parles-tu toujours par énigmes ? – Je les résous toutes, dit le serpent. Et ils se turent. – 71 – CHAPITRE XVIII Le petit prince traversa le désert et ne rencontra qu’une fleur. Une fleur à trois pétales, une fleur de rien du tout… – Bonjour, dit le petit prince. – Bonjour, dit la fleur. – Où sont les hommes ? demanda poliment le petit prince. La fleur, un jour, avait vu passer une caravane : – 72 – – Les hommes ? Il en existe, je crois, six ou sept. Je les ai aperçus il y a des années. Mais on ne sait jamais où les trouver. Le vent les promène. Ils manquent de racines, ça les gêne beaucoup. – Adieu, fit le petit prince. – Adieu, dit la fleur. – 73 – CHAPITRE XIX Le petit prince fit l’ascension d’une haute montagne. Les seules montagnes qu’il eût jamais connues étaient les trois volcans qui lui arrivaient au genou. Et il se servait du volcan éteint comme d’un tabouret. « D’une montagne haute comme celle-ci, se dit-il donc, j’apercevrai d’un coup toute la planète et tous les hommes… » Mais il n’aperçut rien que des aiguilles de roc bien aiguisées. – 74 – – Bonjour, dit-il à tout hasard. – Bonjour… Bonjour… Bonjour… répondit l’écho. – Qui êtes-vous ? dit le petit prince. – Qui êtes-vous… qui êtes-vous… qui êtes-vous… répondit l’écho. – Soyez mes amis, je suis seul, dit-il. – Je suis seul… je suis seul… je suis seul… répondit l’écho. « Quelle drôle de planète ! pensa-t-il alors. Elle est toute sèche, et toute pointue et toute salée. Et les hommes manquent d’imagination. Ils répètent ce qu’on leur dit… Chez moi j’avais une fleur : elle parlait toujours la première… » – 75 – CHAPITRE XX Mais il arriva que le petit prince, ayant longtemps marché à travers les sables, les rocs et les neiges, découvrit enfin une route. Et les routes vont toutes chez les hommes. – Bonjour, dit-il. C’était un jardin fleuri de roses. – Bonjour, dirent les roses. Le petit prince les regarda. Elles ressemblaient toutes à sa fleur. – Qui êtes-vous ? leur demanda-t-il, stupéfait. – Nous sommes des roses, dirent les roses. – Ah ! fit le petit prince… – 76 – Et il se sentit très malheureux. Sa fleur lui avait raconté qu’elle était seule de son espèce dans l’univers. Et voici qu’il en était cinq mille, toutes semblables, dans un seul jardin ! « Elle serait bien vexée, se dit-il, si elle voyait ça… elle tousserait énormément et ferait semblant de mourir pour échapper au ridicule. Et je serais bien obligé de faire semblant de la soigner, car, sinon, pour m’humilier moi aussi, elle se laisserait vraiment mourir… » Puis il se dit encore : « Je me croyais riche d’une fleur unique, et je ne possède qu’une rose ordinaire. Ça et mes trois volcans qui m’arrivent au genou, et dont l’un, peut-être, est éteint pour toujours, ça ne fait pas de moi un bien grand prince… » Et, couché dans l’herbe, il pleura. – 77 – CHAPITRE XXI C’est alors qu’apparut le renard. – Bonjour, dit le renard. – Bonjour, répondit poliment le petit prince, qui se retourna mais ne vit rien. – Je suis là, dit la voix, sous le pommier. – Qui es-tu ? dit le petit prince. Tu es bien joli… – Je suis un renard, dit le renard. – Viens jouer avec moi, lui proposa le petit prince. Je suis tellement triste… – 78 – – Je ne puis pas jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé. – Ah ! pardon, fit le petit prince. Mais, après réflexion, il ajouta : – Qu’est-ce que signifie « apprivoiser » ? – Tu n’es pas d’ici, dit le renard, que cherches-tu ? – Je cherche les hommes, dit le petit prince. Qu’est-ce que signifie « apprivoiser » ? – Les hommes, dit le renard, ils ont des fusils et ils chassent. C’est bien gênant ! Ils élèvent aussi des poules. C’est leur seul intérêt. Tu cherches des poules ? – Non, dit le petit prince. Je cherche des amis. Qu’est-ce que signifie « apprivoiser » ? – C’est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens… » – Créer des liens ? – Bien sûr, dit le renard. Tu n’es encore pour moi qu’un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n’ai pas besoin de toi. Et tu n’as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu’un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m’apprivoises, nous aurons besoin l’un de l’autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde… – 79 – – Je commence à comprendre, dit le petit prince. Il y a une fleur… je crois qu’elle m’a apprivoisé… – C’est possible, dit le renard. On voit sur la Terre toutes sortes de choses… – Oh ! ce n’est pas sur la Terre, dit le petit prince. Le renard parut très intrigué : – Sur une autre planète ? – Oui. – Il y a des chasseurs, sur cette planète-là ? – Non. – Ça, c’est intéressant ! Et des poules ? – Non. – Rien n’est parfait, soupira le renard. – 80 – Mais le renard revint à son idée : – Ma vie est monotone. Je chasse les poules, les hommes me chassent. Toutes les poules se ressemblent, et tous les hommes se ressemblent. Je m’ennuie donc un peu. Mais, si tu m’apprivoises, ma vie sera comme ensoleillée. Je connaîtrai un bruit de pas qui sera différent de tous les autres. Les autres pas me font rentrer sous terre. Le tien m’appellera hors du terrier, comme une musique. Et puis regarde ! Tu vois, là-bas, les champs de blé ? Je ne mange pas de pain. Le blé pour moi est inutile. Les champs de blé ne me rappellent rien. Et ça, c’est triste ! Mais tu as des cheveux couleur d’or. Alors ce sera merveilleux quand tu m’auras apprivoisé ! Le blé, qui est doré, me fera souvenir de toi. Et j’aimerai le bruit du vent dans le blé… Le renard se tut et regarda longtemps le petit prince : – S’il te plaît… apprivoise-moi ! dit-il. – Je veux bien, répondit le petit prince, mais je n’ai pas beaucoup de temps. J’ai des amis à découvrir et beaucoup de choses à connaître. – On ne connaît que les choses que l’on apprivoise, dit le renard. Les hommes n’ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais comme il n’existe point de marchands d’amis, les hommes n’ont plus d’amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi ! – Que faut-il faire ? dit le petit prince. – Il faut être très patient, répondit le renard. Tu t’assoiras d’abord un peu loin de moi, comme ça, dans l’herbe. Je te regarderai du coin de l’œil et tu ne diras rien. Le langage est source de malentendus. Mais, chaque jour, tu pourras t’asseoir un peu plus près… – 81 – Le lendemain revint le petit prince. – Il eût mieux valu revenir à la même heure, dit le renard. Si tu viens, par exemple, à quatre heures de l’après-midi, dès trois heures je commencerai d’être heureux. Plus l’heure avancera, plus je me sentirai heureux. À quatre heures, déjà, je m’agiterai et m’inquiéterai ; je découvrirai le prix du bonheur ! Mais si tu viens n’importe quand, je ne saurai jamais à quelle heure m’habiller le cœur… Il faut des rites. – Qu’est-ce qu’un rite ? dit le petit prince. – C’est aussi quelque chose de trop oublié, dit le renard. C’est ce qui fait qu’un jour est différent des autres jours, une heure, des autres heures. Il y a un rite, par exemple, chez mes chasseurs. Ils dansent le jeudi avec les filles du village. Alors le – 82 – jeudi est jour merveilleux ! Je vais me promener jusqu’à la vigne. Si les chasseurs dansaient n’importe quand, les jours se ressembleraient tous, et je n’aurais point de vacances. Ainsi le petit prince apprivoisa le renard. Et quand l’heure du départ fut proche : – Ah ! dit le renard… Je pleurerai. – C’est ta faute, dit le petit prince, je ne te souhaitais point de mal, mais tu as voulu que je t’apprivoise… – Bien sûr, dit le renard. – Mais tu vas pleurer ! dit le petit prince. – Bien sûr, dit le renard. – Alors tu n’y gagnes rien ! – J’y gagne, dit le renard, à cause de la couleur du blé. Puis il ajouta : – Va revoir les roses. Tu comprendras que la tienne est unique au monde. Tu reviendras me dire adieu, et je te ferai cadeau d’un secret. Le petit prince s’en fut revoir les roses. – Vous n’êtes pas du tout semblables à ma rose, vous n’êtes rien encore, leur dit-il. Personne ne vous a apprivoisées et vous n’avez apprivoisé personne. Vous êtes comme était mon renard. Ce n’était qu’un renard semblable à cent mille autres. Mais j’en ai fait mon ami, et il est maintenant unique au monde. – 83 – Et les roses étaient bien gênées. – Vous êtes belles, mais vous êtes vides, leur dit-il encore. On ne peut pas mourir pour vous. Bien sûr, ma rose à moi, un passant ordinaire croirait qu’elle vous ressemble. Mais à elle seule elle est plus importante que vous toutes, puisque c’est elle que j’ai arrosée. Puisque c’est elle que j’ai mise sous globe. Puisque c’est elle que j’ai abritée par le paravent. Puisque c’est elle dont j’ai tué les chenilles (sauf les deux ou trois pour les papillons). Puisque c’est elle que j’ai écoutée se plaindre, ou se vanter, ou même quelquefois se taire. Puisque c’est ma rose. Et il revint vers le renard : – Adieu, dit-il… – Adieu, dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu’avec le cœur. L’essentiel est invisible pour les yeux. – L’essentiel est invisible pour les yeux, répéta le petit prince, afin de se souvenir. – C’est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante. – C’est le temps que j’ai perdu pour ma rose… fit le petit prince, afin de se souvenir. – Les hommes ont oublié cette vérité, dit le renard. Mais tu ne dois pas l’oublier. Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé. Tu es responsable de ta rose… – Je suis responsable de ma rose… répéta le petit prince, afin de se souvenir. – 84 – CHAPITRE XXII – Bonjour, dit le petit prince. – Bonjour, dit l’aiguilleur. – Que fais-tu ici ? dit le petit prince. – Je trie les voyageurs, par paquets de mille, dit l’aiguilleur. J’expédie les trains qui les emportent, tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche. Et un rapide illuminé, grondant comme le tonnerre, fit trembler la cabine d’aiguillage. – Ils sont bien pressés, dit le petit prince. Que cherchentils ? – L’homme de la locomotive l’ignore lui-même, dit l’aiguilleur. Et gronda, en sens inverse, un second rapide illuminé. – Ils reviennent déjà ? demanda le petit prince… – Ce ne sont pas les mêmes, dit l’aiguilleur. C’est un échange. – Ils n’étaient pas contents, là où ils étaient ? – On n’est jamais content là où l’on est, dit l’aiguilleur. – 85 – Et gronda le tonnerre d’un troisième rapide illuminé. – Ils poursuivent les premiers voyageurs ? demanda le petit prince. – Ils ne poursuivent rien du tout, dit l’aiguilleur. Ils dorment là-dedans, ou bien ils bâillent. Les enfants seuls écrasent leur nez contre les vitres. – Les enfants seuls savent ce qu’ils cherchent, fit le petit prince. Ils perdent du temps pour une poupée de chiffons, et elle devient très importante, et si on la leur enlève, ils pleurent… – Ils ont de la chance, dit l’aiguilleur. – 86 – CHAPITRE XXIII – Bonjour, dit le petit prince. – Bonjour, dit le marchand. C’était un marchand de pilules perfectionnées qui apaisent la soif. On en avale une par semaine et l’on n’éprouve plus le besoin de boire. – Pourquoi vends-tu ça ? dit le petit prince. – C’est une grosse économie de temps, dit le marchand. Les experts ont fait des calculs. On épargne cinquante-trois minutes par semaine. – Et que fait-on de ces cinquante-trois minutes ? – On en fait ce que l’on veut… « Moi, se dit le petit prince, si j’avais cinquante-trois minutes à dépenser, je marcherais tout doucement vers une fontaine… » – 87 – CHAPITRE XXIV Nous en étions au huitième jour de ma panne dans le désert, et j’avais écouté l’histoire du marchand en buvant la dernière goutte de ma provision d’eau : – Ah ! dis-je au petit prince, ils sont bien jolis, tes souvenirs, mais je n’ai pas encore réparé mon avion, je n’ai plus rien à boire, et je serais heureux, moi aussi, si je pouvais marcher tout doucement vers une fontaine ! – Mon ami le renard, me dit-il… – Mon petit bonhomme, il ne s’agit plus du renard ! – Pourquoi ? – Parce qu’on va mourir de soif… Il ne comprit pas mon raisonnement, il me répondit : – C’est bien d’avoir eu un ami, même si l’on va mourir. Moi, je suis bien content d’avoir eu un ami renard… « Il ne mesure pas le danger, me dis-je. Il n’a jamais ni faim ni soif. Un peu de soleil lui suffit… » Mais il me regarda et répondit à ma pensée : – J’ai soif aussi… cherchons un puits… – 88 – J’eus un geste de lassitude : il est absurde de chercher un puits, au hasard, dans l’immensité du désert. Cependant nous nous mîmes en marche. Quand nous eûmes marché, des heures, en silence, la nuit tomba, et les étoiles commencèrent de s’éclairer. Je les apercevais comme en rêve, ayant un peu de fièvre, à cause de ma soif. Les mots du petit prince dansaient dans ma mémoire : – Tu as donc soif, toi aussi ? lui demandai-je. Mais il ne répondit pas à ma question. Il me dit simplement : – L’eau peut aussi être bonne pour le cœur… Je ne compris pas sa réponse mais je me tus… Je savais bien qu’il ne fallait pas l’interroger. Il était fatigué. Il s’assit. Je m’assis auprès de lui. Et, après un silence, il dit encore : – Les étoiles sont belles, à cause d’une fleur que l’on ne voit pas… Je répondis « bien sûr » et je regardai, sans parler, les plis du sable sous la lune. – Le désert est beau, ajouta-t-il… Et c’était vrai. J’ai toujours aimé le désert. On s’assoit sur une dune de sable. On ne voit rien. On n’entend rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence… – Ce qui embellit le désert, dit le petit prince, c’est qu’il cache un puits quelque part… – 89 – Je fus surpris de comprendre soudain ce mystérieux rayonnement du sable. Lorsque j’étais petit garçon j’habitais une maison ancienne, et la légende racontait qu’un trésor y était enfoui. Bien sûr, jamais personne n’a su le découvrir, ni peutêtre même ne l’a cherché. Mais il enchantait toute cette maison. Ma maison cachait un secret au fond de son cœur… – Oui, dis-je au petit prince, qu’il s’agisse de la maison, des étoiles ou du désert, ce qui fait leur beauté est invisible ! – Je suis content, dit-il, que tu sois d’accord avec mon renard. Comme le petit prince s’endormait, je le pris dans mes bras, et me remis en route. J’étais ému. Il me semblait porter un trésor fragile. Il me semblait même qu’il n’y eût rien de plus fragile sur la Terre. Je regardais, à la lumière de la lune, ce front pâle, ces yeux clos, ces mèches de cheveux qui tremblaient au vent, et je me disais : « Ce que je vois là n’est qu’une écorce. Le plus important est invisible… » Comme ses lèvres entr’ouvertes ébauchaient un demisourire je me dis encore : « Ce qui m’émeut si fort de ce petit prince endormi, c’est sa fidélité pour une fleur, c’est l’image d’une rose qui rayonne en lui comme la flamme d’une lampe, même quand il dort… » Et je le devinai plus fragile encore. Il faut bien protéger les lampes : un coup de vent peut les éteindre… Et, marchant ainsi, je découvris le puits au lever du jour. – 90 – CHAPITRE XXV – Les hommes, dit le petit prince, ils s’enfournent dans les rapides, mais ils ne savent plus ce qu’ils cherchent. Alors ils s’agitent et tournent en rond… Et il ajouta : – Ce n’est pas la peine… Le puits que nous avions atteint ne ressemblait pas aux puits sahariens. Les puits sahariens sont de simples trous creusés dans le sable. Celui-là ressemblait à un puits de village. Mais il n’y avait là aucun village, et je croyais rêver. – C’est étrange, dis-je au petit prince, tout est prêt : la poulie, le seau et la corde… Il rit, toucha la corde, fit jouer la poulie. Et la poulie gémit comme gémit une vieille girouette quand le vent a longtemps dormi. – Tu entends, dit le petit prince, nous réveillons ce puits et il chante… Je ne voulais pas qu’il fît un effort : – Laisse-moi faire, lui dis-je, c’est trop lourd pour toi. – 91 – Lentement je hissai le seau jusqu’à la margelle. Je l’y installai bien d’aplomb. Dans mes oreilles durait le chant de la poulie et, dans l’eau qui tremblait encore, je voyais trembler le soleil. – J’ai soif de cette eau-là, dit le petit prince, donne-moi à boire… Et je compris ce qu’il avait cherché ! Je soulevai le seau jusqu’à ses lèvres. Il but, les yeux fermés. C’était doux comme une fête. Cette eau était bien autre – 92 – chose qu’un aliment. Elle était née de la marche sous les étoiles, du chant de la poulie, de l’effort de mes bras. Elle était bonne pour le cœur, comme un cadeau. Lorsque j’étais petit garçon, la lumière de l’arbre de Noël, la musique de la messe de minuit, la douceur des sourires faisaient ainsi tout le rayonnement du cadeau de Noël que je recevais. – Les hommes de chez toi, dit le petit prince, cultivent cinq mille roses dans un même jardin… et ils n’y trouvent pas ce qu’ils cherchent… – Ils ne le trouvent pas, répondis-je… – Et cependant ce qu’ils cherchent pourrait être trouvé dans une seule rose ou un peu d’eau… – Bien sûr, répondis-je. Et le petit prince ajouta : – Mais les yeux sont aveugles. Il faut chercher avec le cœur. J’avais bu. Je respirais bien. Le sable, au lever du jour, est couleur de miel. J’étais heureux aussi de cette couleur de miel. Pourquoi fallait-il que j’eusse de la peine… – Il faut que tu tiennes ta promesse, me dit doucement le petit prince, qui, de nouveau, s’était assis auprès de moi. – Quelle promesse ? – Tu sais… une muselière pour mon mouton… je suis responsable de cette fleur ! Je sortis de ma poche mes ébauches de dessin. Le petit prince les aperçut et dit en riant : – 93 – – Tes baobabs, ils ressemblent un peu à des choux… – Oh ! Moi qui étais si fier des baobabs ! – Ton renard… ses oreilles… elles ressemblent un peu à des cornes… et elles sont trop longues ! Et il rit encore. – Tu es injuste, petit bonhomme, je ne savais rien dessiner que les boas fermés et les boas ouverts. – Oh ! ça ira, dit-il, les enfants savent. Je crayonnai donc une muselière. Et j’eus le cœur serré en la lui donnant : – Tu as des projets que j’ignore… Mais il ne me répondit pas. Il me dit : – Tu sais, ma chute sur la Terre… c’en sera demain l’anniversaire… Puis, après un silence il dit encore : – J’étais tombé tout près d’ici… Et il rougit. Et de nouveau, sans comprendre pourquoi, j’éprouvai un chagrin bizarre. Cependant une question me vint : – 94 – – Alors ce n’est pas par hasard que, le matin où je t’ai connu, il y a huit jours, tu te promenais comme ça, tout seul, à mille milles de toutes les régions habitées ! Tu retournais vers le point de ta chute ? Le petit prince rougit encore. Et j’ajoutai, en hésitant : – À cause, peut-être, de l’anniversaire ?… Le petit prince rougit de nouveau. Il ne répondait jamais aux questions, mais, quand on rougit, ça signifie « oui », n’estce pas ? – Ah ! lui dis-je, j’ai peur… Mais il me répondit : – Tu dois maintenant travailler. Tu dois repartir vers ta machine. Je t’attends ici. Reviens demain soir… Mais je n’étais pas rassuré. Je me souvenais du renard. On risque de pleurer un peu si l’on s’est laissé apprivoiser… – 95 – CHAPITRE XXVI Il y avait, à côté du puits, une ruine de vieux mur de pierre. Lorsque je revins de mon travail, le lendemain soir, j’aperçus de loin mon petit prince assis là-haut, les jambes pendantes. Et je l’entendis qui parlait : – Tu ne t’en souviens donc pas ? disait-il. Ce n’est pas tout à fait ici ! Une autre voix lui répondit sans doute, puisqu’il répliqua : – Si ! Si ! c’est bien le jour, mais ce n’est pas ici l’endroit… Je poursuivis ma marche vers le mur. Je ne voyais ni n’entendais toujours personne. Pourtant le petit prince répliqua de nouveau : – … Bien sûr. Tu verras où commence ma trace dans le sable. Tu n’as qu’à m’y attendre. J’y serai cette nuit. J’étais à vingt mètres du mur et je ne voyais toujours rien. Le petit prince dit encore, après un silence : – Tu as du bon venin ? Tu es sûr de ne pas me faire souffrir longtemps ? Je fis halte, le cœur serré, mais je ne comprenais toujours pas. – 96 – – Maintenant va-t’en, dit-il… je veux redescendre ! Alors j’abaissai moi-même les yeux vers le pied du mur, et je fis un bond ! Il était là, dressé vers le petit prince, un de ces serpents jaunes qui vous exécutent en trente secondes. Tout en fouillant ma poche pour en tirer mon revolver, je pris le pas de course, mais, au bruit que je fis, le serpent se laissa doucement couler dans le sable, comme un jet d’eau qui meurt, et, sans trop se presser, se faufila entre les pierres avec un léger bruit de métal. Je parvins au mur juste à temps pour y recevoir dans les bras mon petit bonhomme de prince, pâle comme la neige. – 97 – – Quelle est cette histoire-là ! Tu parles maintenant avec les serpents ! J’avais défait son éternel cache-nez d’or. Je lui avais mouillé les tempes et l’avais fait boire. Et maintenant je n’osais plus rien lui demander. Il me regarda gravement et m’entoura le cou de ses bras. Je sentais battre son cœur comme celui d’un oiseau qui meurt, quand on l’a tiré à la carabine. Il me dit : – Je suis content que tu aies trouvé ce qui manquait à ta machine. Tu vas pouvoir rentrer chez toi… – Comment sais-tu ! Je venais justement lui annoncer que, contre toute espérance, j’avais réussi mon travail ! Il ne répondit rien à ma question, mais il ajouta : – Moi aussi, aujourd’hui, je rentre chez moi… Puis, mélancolique : – C’est bien plus loin… c’est bien plus difficile… Je sentais bien qu’il se passait quelque chose d’extraordinaire. Je le serrais dans les bras comme un petit enfant, et cependant il me semblait qu’il coulait verticalement dans un abîme sans que je pusse rien pour le retenir… Il avait le regard sérieux, perdu très loin : – J’ai ton mouton. Et j’ai la caisse pour le mouton. Et j’ai la muselière… Et il sourit avec mélancolie. – 98 – J’attendis longtemps. Je sentais qu’il se réchauffait peu à peu : – Petit bonhomme, tu as eu peur… Il avait eu peur, bien sûr ! Mais il rit doucement : – J’aurai bien plus peur ce soir… De nouveau je me sentis glacé par le sentiment de l’irréparable. Et je compris que je ne supportais pas l’idée de ne plus jamais entendre ce rire. C’était pour moi comme une fontaine dans le désert. – Petit bonhomme, je veux encore t’entendre rire… Mais il me dit : – Cette nuit, ça fera un an. Mon étoile se trouvera juste audessus de l’endroit où je suis tombé l’année dernière… – Petit bonhomme, n’est-ce pas que c’est un mauvais rêve cette histoire de serpent et de rendez-vous et d’étoile… Mais il ne répondit pas à ma question. Il me dit : – Ce qui est important, ça ne se voit pas… – Bien sûr… – C’est comme pour la fleur. Si tu aimes une fleur qui se trouve dans une étoile, c’est doux, la nuit, de regarder le ciel. Toutes les étoiles sont fleuries. – Bien sûr… – 99 – – C’est comme pour l’eau. Celle que tu m’as donnée à boire était comme une musique, à cause de la poulie et de la corde… tu te rappelles… elle était bonne. – Bien sûr… – Tu regarderas, la nuit, les étoiles. C’est trop petit chez moi pour que je te montre où se trouve la mienne. C’est mieux comme ça. Mon étoile, ça sera pour toi une des étoiles. Alors, toutes les étoiles, tu aimeras les regarder… Elles seront toutes tes amies. Et puis je vais te faire un cadeau… Il rit encore. – Ah ! petit bonhomme, petit bonhomme j’aime entendre ce rire ! – Justement ce sera mon cadeau… ce sera comme pour l’eau… – Que veux-tu dire ? – Les gens ont des étoiles qui ne sont pas les mêmes. Pour les uns, qui voyagent, les étoiles sont des guides. Pour d’autres elles ne sont rien que de petites lumières. Pour d’autres, qui sont savants, elles sont des problèmes. Pour mon businessman elles étaient de l’or. Mais toutes ces étoiles-là se taisent. Toi, tu auras des étoiles comme personne n’en a… – Que veux-tu dire ? – Quand tu regarderas le ciel, la nuit, puisque j’habiterai dans l’une d’elles, puisque je rirai dans l’une d’elles, alors ce sera pour toi comme si riaient toutes les étoiles. Tu auras, toi, des étoiles qui savent rire ! – 100 – Et il rit encore. – Et quand tu seras consolé (on se console toujours) tu seras content de m’avoir connu. Tu seras toujours mon ami. Tu auras envie de rire avec moi. Et tu ouvriras parfois ta fenêtre, comme ça, pour le plaisir… Et tes amis seront bien étonnés de te voir rire en regardant le ciel. Alors tu leur diras : « Oui, les étoiles, ça me fait toujours rire ! » Et ils te croiront fou. Je t’aurai joué un bien vilain tour… Et il rit encore. – Ce sera comme si je t’avais donné, au lieu d’étoiles, des tas de petits grelots qui savent rire… Et il rit encore. Puis il redevint sérieux : – Cette nuit… tu sais… ne viens pas. – Je ne te quitterai pas. – J’aurai l’air d’avoir mal… j’aurai un peu l’air de mourir. C’est comme ça. Ne viens pas voir ça, ce n’est pas la peine… – Je ne te quitterai pas. Mais il était soucieux. – Je te dis ça… c’est à cause aussi du serpent. Il ne faut pas qu’il te morde… Les serpents, c’est méchant. Ça peut mordre pour le plaisir… – Je ne te quitterai pas. Mais quelque chose le rassura : – 101 – – C’est vrai qu’ils n’ont plus de venin pour la seconde morsure… Cette nuit-là je ne le vis pas se mettre en route. Il s’était évadé sans bruit. Quand je réussis à le rejoindre il marchait décidé, d’un pas rapide. Il me dit seulement : – Ah ! tu es là… Et il me prit par la main. Mais il se tourmenta encore : – Tu as eu tort. Tu auras de la peine. J’aurai l’air d’être mort et ce ne sera pas vrai… Moi je me taisais. – Tu comprends. C’est trop loin. Je ne peux pas emporter ce corps-là. C’est trop lourd. Moi je me taisais. – 102 – – Mais ce sera comme une vieille écorce abandonnée. Ce n’est pas triste les vieilles écorces… Moi je me taisais. Il se découragea un peu. Mais il fit encore un effort : – Ce sera gentil, tu sais. Moi aussi je regarderai les étoiles. Toutes les étoiles seront des puits avec une poulie rouillée. Toutes les étoiles me verseront à boire… Moi je me taisais. – Ce sera tellement amusant ! Tu auras cinq cents millions de grelots, j’aurai cinq cents millions de fontaines… Et il se tut aussi, parce qu’il pleurait… – C’est là. Laisse-moi faire un pas tout seul. Et il s’assit parce qu’il avait peur. Il dit encore : – 103 – – Tu sais… ma fleur… j’en suis responsable ! Et elle est tellement faible ! Et elle est tellement naïve. Elle a quatre épines de rien du tout pour la protéger contre le monde… Moi je m’assis parce que je ne pouvais plus me tenir debout. Il dit : – Voilà… C’est tout… Il hésita encore un peu, puis il se releva. Il fit un pas. Moi je ne pouvais pas bouger. Il n’y eut rien qu’un éclair jaune près de sa cheville. Il demeura un instant immobile. Il ne cria pas. Il tomba doucement comme tombe un arbre. Ça ne fit même pas de bruit, à cause du sable. – 104 – CHAPITRE XXVII Et maintenant, bien sûr, ça fait six ans déjà… Je n’ai jamais encore raconté cette histoire. Les camarades qui m’ont revu ont été bien contents de me revoir vivant. J’étais triste mais je leur disais : « C’est la fatigue… » Maintenant je me suis un peu consolé. C’est-à-dire… pas tout à fait. Mais je sais bien qu’il est revenu à sa planète, car, au lever du jour, je n’ai pas retrouvé son corps. Ce n’était pas un corps tellement lourd… Et j’aime la nuit écouter les étoiles. C’est comme cinq cent millions de grelots… Mais voilà qu’il se passe quelque chose d’extraordinaire. La muselière que j’ai dessinée pour le petit prince, j’ai oublié d’y ajouter la courroie de cuir ! Il n’aura jamais pu l’attacher au mouton. Alors je me demande : « Que s’est-il passé sur sa planète ? Peut-être bien que le mouton a mangé la fleur… » Tantôt je me dis : « Sûrement non ! Le petit prince enferme sa fleur toutes les nuits sous son globe de verre, et il surveille bien son mouton… » Alors je suis heureux. Et toutes les étoiles rient doucement. Tantôt je me dis : « On est distrait une fois ou l’autre, et ça suffit ! Il a oublié, un soir, le globe de verre, ou bien le mouton est sorti sans bruit pendant la nuit… » Alors les grelots se changent tous en larmes !… C’est là un bien grand mystère. Pour vous qui aimez aussi le petit prince, comme pour moi, rien de l’univers n’est sem- – 105 – blable si quelque part, on ne sait où, un mouton que nous ne connaissons pas a, oui ou non, mangé une rose… Regardez le ciel. Demandez-vous : le mouton oui ou non at-il mangé la fleur ? Et vous verrez comme tout change… Et aucune grande personne ne comprendra jamais que ça a tellement d’importance ! Ça c’est, pour moi, le plus beau et le plus triste paysage du monde. C’est le même paysage que celui de la page précédente, mais je l’ai dessiné une fois encore pour bien vous le montrer. C’est ici que le petit prince a apparu sur terre, puis disparu. Regardez attentivement ce paysage afin d’être sûrs de le reconnaître, si vous voyagez un jour en Afrique, dans le désert. Et, s’il vous arrive de passer par là, je vous en supplie, ne vous pressez pas, attendez un peu juste sous l’étoile ! Si alors un enfant vient à vous, s’il rit, s’il a des cheveux d’or, s’il ne répond pas quand on l’interroge, vous devinerez bien qui il est. Alors soyez gentils ! Ne me laissez pas tellement triste : écrivez-moi vite qu’il est revenu… – 106 – À propos de cette édition électronique Texte libre de droits. Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe : Ebooks libres et gratuits http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits Adresse du site web du groupe : http://www.ebooksgratuits.com/ — Novembre 2008 — – Élaboration de ce livre électronique : Les membres de Ebooks libres et gratuits qui ont participé à l’élaboration de ce livre, sont : PatriceC, Coolmicro et Fred – Dispositions : Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu… – Qualité : Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens. Votre aide est la bienvenue ! VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES. | Antoine de Saint-Exupéry  O PEQUENO PRÍNCIPE  A LÉON WERTH  Peço perdão às crianças por dedicar este livro a uma pessoa grande.  Tenho uma desculpa séria: essa pessoa grande é o melhor amigo que possuo no mundo.  Tenho uma outra desculpa: essa pessoa grande é capaz de compreender todas as coisas, até mesmo os livros de criança.  Tenho ainda uma terceira: essa pessoa grande mora na França, e ela tem fome e frio.  Ela precisa de consolo.  Se todas essas desculpas não bastam, eu dedico então esse livro à criança que essa pessoa grande já foi.  Todas as pessoas grandes foram um dia crianças  (mas poucas se lembram disso).  Corrijo, portanto, a dedicatória:  A LÉON WERTH QUANDO ELE ERA PEQUENINO  PRIMEIRO CAPÍTULO  Certa vez, quando tinha seis anos, vi num livro, uma imponente gravura, sobre a Floresta Virgem que se chama "Histórias Vividas".  Representava ela uma jibóia que engolia uma fera.  Eis a cópia do desenho.  Dizia o livro: "As jibóias engolem, sem mastigar, a presa inteira.  Em seguida, não podem mover-se e dormem os seis meses da digestão."  Refleti muito então sobre as aventuras da selva, e fiz, com lápis de cor, o meu primeiro desenho.  Meu desenho número 1 era assim:  Mostrei minha obra-prima às pessoas grandes e perguntei se o meu desenho lhes fazia medo.  Responderam-me: "Por que é que um chapéu faria medo?"  Meu desenho não representava um chapéu.  Representava uma jibóia digerindo um elefante.  Desenhei então o interior da jibóia, a fim de que as pessoas grandes pudessem compreender.  Elas têm sempre necessidade de explicações.  Meu desenho número 2 era assim:  As pessoas grandes aconselharam-me deixar de lado os desenhos de jibóias abertas ou fechadas, e dedicar-me de preferência à geografia, à história, ao cálculo, à gramática.  Foi assim que abandonei, aos seis anos, uma esplêndida carreira de pintor.  Eu fora desencorajado pelo insucesso do meu desenho número 1 e do meu desenho número 2.  As pessoas grandes não compreendem nada sozinhas, e é cansativo, para as crianças, estar toda hora explicando.  Tive pois de escolher uma outra profissão e aprendi a pilotar aviões.  Voei, por assim dizer, por todo o mundo.  E a geografia, é claro, me serviu muito.  Sabia distinguir, num relance, a China e o Arizona.  É muito útil, quando se está perdido na noite.  Tive assim, no correr da vida, muitos contatos com muita gente séria.  Vivi muito no meio das pessoas grandes.  Vi-as muito de perto.  Isso não melhorou, de modo algum, a minha antiga opinião.  Quando encontrava uma que me parecia um pouco lúcida, fazia com ela a experiência do meu desenho número 1, que sempre conservei comigo.  Eu queria saber se ela era verdadeiramente compreensiva.  Mas respondia sempre: "É um chapéu".  Então eu não lhe falava nem de jibóias, nem de florestas virgens, nem de estrelas.  Punha-me ao seu alcance.  Falava-lhe de bridge, de golfe, de política, de gravatas.  E a pessoa grande ficava encantada de conhecer um homem tão razoável.  CAPÍTULO II  Vivi portanto só, sem amigo com quem pudesse realmente conversar, até o dia, cerca de seis anos atrás, em que tive uma pane no deserto do Saara.  Alguma coisa se quebrara no motor.  E como não tinha comigo mecânico ou passageiro, preparei-me para empreender sozinho o difícil conserto.  Era, para mim, questão de vida ou de morte.  Só dava para oito dias a água que eu tinha.  Na primeira noite adormeci pois sobre a areia, a milhas e milhas de qualquer terra habitada.  Estava mais isolado que o náufrago numa tábua, perdido no meio do mar.  Imaginem então a minha surpresa, quando, ao despertar do dia, uma vozinha estranha me acordou.  Dizia:  - Por favor ... desenha-me um carneiro - Hem!  - Desenha-me um carneiro ...  Pus-me de pé, como atingido por um raio.  Esfreguei os olhos. Olhei bem.  E vi um pedacinho de gente inteiramente extraordinário, que me considerava com gravidade.  Eis o melhor retrato que, mais tarde, consegui fazer dele.  Meu desenho é, seguramente, muito menos sedutor que o modelo.  Não tenho culpa.  Fora desencorajado, aos seis anos, da minha carreira de pintor, e só aprendera a desenhar jibóias abertas e fechadas.  Olhava pois essa aparição com olhos redondos de espanto.  Não esqueçam que eu me achava a mil milhas de qualquer terra habitada.  Ora, o meu homenzinho não me parecia nem perdido, nem morto de fadiga, nem morto de fome, de sede ou de medo.  Não tinha absolutamente a aparência de uma criança perdida no deserto, a mil milhas da região habitada.  Quando pude enfim articular palavra, perguntei-lhe:  - Mas ... que fazes aqui?  E ele repetiu-me então, brandamente, como uma coisa muito séria:  - Por favor... desenha-me um carneiro ...  Quando o mistério é muito impressionante, a gente não ousa desobedecer.  Por mais absurdo que aquilo me parecesse a mil milhas de todos os lugares habitados e em perigo de morte, tirei do bolso uma folha de papel e uma caneta.  Mas lembrei-me, então, que eu havia estudado de preferência geografia, história, cálculo e gramática, e disse ao garoto (com um pouco de mau humor) que eu não sabia desenhar. Respondeu-me:  - Não tem importância. Desenha-me um carneiro.  Como jamais houvesse desenhado um carneiro, refiz para ele um dos dois únicos desenhos que sabia. O da jibóia fechada.  E fiquei estupefato de ouvir o garoto replicar:  - Não! Não! Eu não quero um elefante numa jibóia. A jibóia é perigosa e o elefante toma muito espaço. Tudo é pequeno onde eu moro. Preciso é dum carneiro. Desenha-me um carneiro.  Então eu desenhei.  Olhou atentamente, e disse:  - Não! Esse já está muito doente. Desenha outro.    Desenhei de novo.  Meu amigo sorriu com indulgência:  - Bem vês que isto não é um carneiro. É um bode ... Olha os chifres ...  Fiz mais uma vez o desenho. Mas ele foi recusado como os precedentes:  Este aí é muito velho. Quero um carneiro que viva muito.  Então, perdendo a paciência, como tinha pressa de desmontar o motor, rabisquei o desenho ao lado.  E arrisquei:  Esta é a caixa. O carneiro está dentro.  Mas fiquei surpreso de ver iluminar-se a face do meu pequeno juiz:  - Era assim mesmo que eu queria! Será preciso muito capim para esse carneiro?  - Por quê?  - Porque é muito pequeno onde eu moro ...  - Qualquer coisa chega. Eu te dei um carneirinho de nada!  Inclinou a cabeça sobre o desenho:  - Não é tão pequeno assim... Olha! Adormeceu ...  E foi desse modo que eu travei conhecimento, um dia, com o pequeno príncipe.  CAPÍTULO III  Levei muito tempo para compreender de onde viera.  O principezinho, que me fazia milhares de perguntas, não parecia sequer escutar as minhas.  Palavras pronunciadas ao acaso e que foram, pouco a pouco, revelando tudo.  Assim, quando viu pela primeira vez meu avião (não vou desenhá-lo aqui, é muito complicado para mim), perguntou-me bruscamente:  Que coisa é aquela?  Não, é uma coisa. Aquilo voa. É um avião. O meu avião.  Eu estava orgulhoso de lhe comunicar que eu voava. Então ele exclamou:  - Como? Tu caíste do céu?  - Sim, disse eu modestamente.  - Ah! como é engraçado...  E o principezinho deu uma bela risada, que me irritou profundamente. Gosto que levem a sério as minhas desgraças. Em seguida acrescentou:    Então, tu também vens do céu! De que planeta és tu?  Vislumbrei um clarão no mistério da sua presença, e interroguei bruscamente:  - Tu vens então de outro Planeta?  Mas ele não me respondeu. Balançava lentamente a cabeça considerando o avião:  - É verdade que, nisto aí, não podes ter vindo de longe ...  Mergulhou então num pensamento que durou muito tempo. Depois, tirando do bolso o meu carneiro, ficou contemplando o seu tesouro.  Poderão imaginar que eu ficara intrigado com aquela semi confidência sobre "os outros planetas". Esforcei-me, então, por saber mais um pouco.  - De onde vens, meu bem? Onde é tua casa? Para onde queres levar meu carneiro?  Ficou meditando em silêncio, e respondeu depois:  O bom é que a caixa que me deste poderá, de noite, servir de casa.  - Sem dúvida. E se tu fores bonzinho, darei também uma corda para amarrá-lo durante o dia. E uma estaca.  A proposta pareceu chocá-lo:  Amarrar? Que idéia esquisita  - Mas se tu não o amarras, ele vai-se embora e se perde...  E meu amigo deu uma nova risada:  - Mas onde queres que ele vá?    - Não sei ... Por aí ... Andando sempre para frente.  Então o principezinho observou, muito sério:  - Não faz mal, é tão pequeno onde moro !  E depois, talvez com um pouco de melancolia, acrescentou ainda:  - Quando a gente anda sempre para frente, não pode mesmo ir longe ...  CAPÍTULO IV  Eu aprendera, pois, uma segunda coisa, importantíssima: o seu planeta de origem era pouco maior que uma casa!  Não era surpresa para mim. Sabia que além dos grandes planetas - Terra, Júpiter, Marte ou Vênus, aos quais se deram nomes há centenas e centenas de outros, por vezes tão pequenos que mal se vêem no telescópio.  Quando o astrônomo descobre um deles, dá-lhe por nome um número.  Chama-o, por exemplo: "asteróide 3251".  Tenho sérias razões para supor que o planeta de onde vinha o príncipe era o asteróide B 612.  Esse asteróide só foi visto uma vez ao telescópio, em 1909, por um astrônomo turco.  Ele fizera na época uma grande demonstração da sua descoberta num Congresso Internacional de Astronomia. Mas ninguém lhe dera crédito, por causa das roupas que usava. As pessoas grandes são assim.  Felizmente para a reputação do asteróide B 612, um ditador turco obrigou o povo, sob pena de morte, a vestir-se à moda européia.  O astrônomo repetiu sua demonstração em 1920, numa elegante casaca. Então, dessa vez, todo o mundo se convenceu.  Se lhes dou esses detalhes sobre o asteróide B612 e lhes confio o seu número, é por causa das pessoas grandes.  As pessoas grandes adoram os números.  Quando a gente lhes fala de um novo amigo, elas jamais se informam do essencial.  Não perguntam nunca:  "Qual é o som da sua voz?  Quais os brinquedos que prefere?  Será que ele coleciona borboletas?  "Mas perguntam:  "Qual é sua idade?  Quantos irmãos tem ele?  Quanto pesa?  Quanto ganha seu pai?"  Somente então é que elas julgam conhecê-lo.  Se dizemos às pessoas grandes:  "Vi uma bela casa de tijolos cor-de-rosa, gerânios na janela, pombas no telhado. . . " elas não conseguem, de modo nenhum, fazer uma idéia da casa.  É preciso dizer-lhes:  "Vi uma casa de seiscentos contos".  Então elas exclamam: "Que beleza!"  Assim, se a gente lhes disser:  "A prova de que o principezinho existia é que ele era encantador, que ele ria, e que ele queria um carneiro. Quando alguém quer um carneiro, é porque existe" elas darão de ombros e nos chamarão de criança!  Mas se dissermos:  "O planeta de onde ele vinha é o asteróide B 612" ficarão inteiramente convencidas, e não amolarão com perguntas.  Elas são assim mesmo.  É preciso não lhes querer mal por isso.  As crianças devem ser muito indulgentes com as pessoas grandes.  Mas nós, nós que compreendemos a vida, nós não ligamos aos números!  Gostaria de ter começado esta história à moda dos contos de fada. Teria gostado de dizer:  "Era uma vez um pequeno príncipe que habitava um planeta pouco maior que ele, e que tinha necessidade de um amigo..."  Para aqueles que compreendem a vida, isto pareceria sem dúvida muito mais verdadeiro.  Porque eu não gosto que leiam meu livro levianamente.  Dá-me tanta tristeza narrar essas lembranças!  Faz já seis anos que meu amigo se foi com seu carneiro.  Se tento descrevê-lo aqui, é justamente porque não o quero esquecer.  É triste esquecer um amigo. Nem todo o mundo tem amigos. E eu corro o risco de ficar como as pessoas grandes, que só se interessam por números.  Foi por causa disso que comprei uma caixa de tintas e alguns lápis também.  É duro pôr-se a desenhar na minha idade, quando nunca se fez outra tentativa além das jibóias fechadas e abertas dos longínquos seis anos!  Experimentarei, claro, fazer os retratos mais parecidos que puder. Mas não tenho muita esperança de conseguir.  Um desenho parece passável; outro, já é inteiramente diverso.  Engano-me também no tamanho.  Ora o principezinho está muito grande, ora pequeno demais.  Hesito também quanto a cor do seu traje.    Vou arriscando então, aqui e ali.  Enganar-me-ei provavelmente em detalhes dos mais importantes. Mas é preciso desculpar. Meu amigo nunca dava explicações.    Julgava-me talvez semelhante a ele.  Mas, infelizmente, não sei ver carneiro através de caixa.  Sou um pouco como as pessoas grandes.  Acho que envelheci.  CAPÍTULO V  Dia a dia eu ficava sabendo mais alguma coisa do Planeta, da partida, da viagem. Mas isso devagarinho, ao acaso das reflexões. Foi assim que vim a conhecer, no terceiro dia, o drama dos baobás.  Dessa vez ainda, foi graças ao carneiro. Pois bruscamente o principezinho me interrogou, tomado de grave dúvida:  É verdade que os carneiros comem arbustos?  Sim. É verdade.  Ah! Que bom!  Não compreendi logo porque era tão importante que os carneiros comessem arbustos. Mas o principezinho acrescentou:  - Por conseguinte eles comem também os baobás?  Fiz notar ao principezinho que os baobás não são arbustos, mas árvores grandes como igrejas. E que mesmo que ele levasse consigo todo um rebanho de elefantes, eles não chegariam a dar cabo de um único baobá.  A idéia de um rebanho de elefantes fez rir ao principezinho:  - Seria preciso votar um por cima do outro ...  Mas notou, em seguida, sabiamente:  - Os baobás, antes de crescer, são pequenos.  - É fato ! Mas por que desejas tu que os carneiros comam os baobás pequenos?  - Por que haveria de ser? respondeu-me, como se se tratasse de uma evidência. Efoi-me preciso um grande esforço de inteligência para compreender sozinho esse problema.  Com efeito, no planeta do principezinho havia, como em todos os outros planetas, ervas boas e más. Por conseguinte, sementes boas, de ervas boas; sementes más, de ervas más. Mas as sementes são invisíveis. Elas dormem no segredo da terra até que uma cisme de despertar. Então ela espreguiça, e lança timidamente para o sol um inofensivo galinho. Se é de roseira ou rabanete, podemos deixar que cresça à vontade. Mas quando se trata de uma planta ruim, é preciso arrancar logo, mal a tenhamos conhecido.  Ora, havia sementes terríveis no planeta do principezinho: as sementes de baobá ... O solo do planeta estava infestado. E um baobá, se a gente custa a descobri-lo, nunca mais se livra dele. Atravanca todo o planeta. Perfura-o com suas raízes.  E se o planeta é pequeno e os baobás numerosos, o planeta acaba rachando.  "É uma questão de disciplina, me disse mais tarde o principezinho. Quando a gente acaba a toalete da manhã, começa a fazer com cuidado a toalete do planeta. É preciso que a gente se conforme em arrancar regularmente os baobás logo que se distinguem das roseiras, com as quais muito se parecem quando pequenos. É um trabalho sem graça, mas de fácil execução."  E um dia aconselhou-me a tentar um belo desenho que fizesse essas coisas entrarem de uma vez na cabeça das crianças. "Se algum dia tiverem de viajar, explicou-me, poderá ser útil para elas. às vezes não há inconveniente em deixar um trabalho para mais tarde. Mas, quando se trata de baobá, é sempre uma catástrofe. Conheci um planeta habitado por um preguiçoso. Havia deixado três arbustos. . .  E, de acordo com as indicações do principezinho, desenhei o tal planeta. Não gosto de tomar o tom de moralista.  Mas o perigo dos baobás é tão pouco conhecido, e tão grandes os riscos daquele que se perdesse num asteróide, que, ao menos uma vez, faço exceção à minha reserva. E digo portanto: "Meninos! Cuidado com os baobás!" Foi para advertir meus amigos de um perigo que há tanto tempo os ameaçava, como a mim, sem que pudéssemos suspeitar, que tanto caprichei naquele desenho. A lição que eu dava valia a pena. Perguntarão, talvez: Por que não há nesse livro outros desenhos tão grandiosos como o desenho dos baobás? A resposta é simples: Tentei, mas não consegui.  Quando desenhei os baobás, estava inteiramente possuído pelo sentimento de urgência.  VI  Assim eu comecei a compreender, pouco a pouco, meu pequeno principezinho, a tua vidinha melancólica. Muito tempo não tiveste outra distração que a doçura do pôr-dosol. Aprendi esse novo detalhe quando me disseste, na manhã do quarto dia:  - Gosto muito de pôr-do-sol. Vamos ver um ...  - Mas é preciso esperar.  - Esperar o quê?  - Esperar que o sol se ponha.  Tu fizeste um ar de surpresa, e, logo depois, riste de ti mesmo. Disseste-me: Eu imagino sempre estar em casa!  De fato. Quando é meio-dia nos Estados Unidos, o sol, todo mundo sabe, está se deitando na França. Bastaria ir à França num minuto para assistir ao pôr-do-sol. Infelizmente, a França é longe demais. Mas no teu pequeno planeta, bastava apenas recuar um pouco a cadeira. E contemplavas o crepúsculo todas as vezes que desejavas. . .  Um dia eu vi o sol se pôr quarenta e três vezes!  E um pouco mais tarde acrescentaste:  Quando a gente está triste demais, gosta do pôr-do-sol ...  - Estavas tão triste assim no dia dos quarenta e três?  Mas o principezinho não respondeu.  VII  No quinto dia, sempre graças ao carneiro, este segredo da vida do pequeno príncipe foi de súbito revelado.  Perguntou-me, sem preâmbulo, como se fora o fruto de um problema muito tempo meditado em silêncio:  - Um carneiro, se come arbusto, come também as flores?  Um carneiro come tudo que encontra.  Mesmo as flores que tenham espinho?  Sim. Mesmo as que têm.  Então. . . para que servem os espinhos?  Eu não sabia. Estava ocupadíssimo naquele instante, tentando desatarraxar do motor um parafuso muito apertado. Minha pane começava a parecer demasiado grave, e em breve já não teria água para beber. . .  - Para que servem os espinhos?  O principezinho jamais renunciava a uma pergunta, depois que a tivesse feito. Mas eu estava irritado com o parafuso e respondi qualquer coisa:  - Espinho não serve para nada. São pura maldade das flores.  - Oh!  Mas após um silêncio, ele me disse com uma espécie de rancor:  - Não acredito! As flores são fracas. Ingênuas. Defendem-se como podem. Elas se julgam terríveis com os seus espinhos ...  Não respondi. Naquele instante eu pensava: "Se esse parafuso ainda resiste, vou fazê-lo saltar a martelo". O principezinho perturbou-me de novo as reflexões:  - E tu pensas então que as flores ...  - Ora! Eu não penso nada. Eu respondi qualquer coisa. Eu só me ocupo com coisas sérias  Ele olhou-me estupefato:  - Coisas sérias!  Via-me, martelo em punho, dedos sujos de graxa, curvado sobre um feio objeto.  - Tu falas como as pessoas grandes!  Senti um pouco de vergonha. Mas ele acrescentou, implacável:  - Tu confundes todas as coisas ...  Misturas tudo!  Estava realmente muito irritado. Sacudia ao vento cabelos de ouro:  - Eu conheço um planeta onde há um sujeito vermelho, quase roxo. Nunca cheirou uma flor. Nunca olhou uma estrela.  Nunca amou ninguém. Nunca fez outra coisa senão somas. E o dia todo repete como tu: "Eu sou um homem sério! Eu sou um homem sério!" e isso o faz inchar-se de orgulho. Mas ele não é um homem; é um cogumelo!  - Um o quê?  - Um cogumelo!  O principezinho estava agora pálido de cólera.  - Há milhões e milhões de anos que as flores fabricam espinhos. Há milhões e milhões de anos que os carneiros as comem, apesar de tudo. E não será sério procurar compreender por que perdem tanto tempo fabricando espinhos inúteis? Não terá importância a guerra dos carneiros e das flores? Não será mais importante que as contas do tal sujeito? E se eu, por minha vez, conheço uma flor única no mundo, que só existe no meu planeta, e que um belo dia um carneirinho pode liquidar num só golpe, sem avaliar o que faz, - isto não tem importância?!  Corou um pouco, e continuou em seguida:  - Se alguém ama uma flor da qual só existe um exemplar em milhões e milhões de estrelas, isso basta para que seja feliz quando a contempla. Ele pensa: "Minha flor está lá, nalgum lugar. . . " Mas se o carneiro come a flor, é para ele, bruscamente, como se todas as estrelas se apagassem! E isto não tem importância!  Não pôde dizer mais nada. Pôs-se bruscamente a soluçar. A noite caíra. Larguei as ferramentas. Ria-me do martelo, do parafuso, da sede e da morte. Havia numa estrela, num planeta, o meu, a Terra, um principezinho a consolar! Tomei-o nos braços. Embalei-o. E lhe dizia: "A flor que tu amas não está em perigo... Vou desenhar uma pequena mordaça para o carneiro... Uma armadura para a flor.. Eu..." Eu não sabia o que dizer.  Sentia-me desajeitado. Não sabia como atingi-lo, onde encontrá-lo...  É tão misterioso, o país das lágrimas!  VIII  Pude bem cedo conhecer melhor aquela flor, Sempre houvera, no planeta do pequeno príncipe, flores muito simples, ornadas de uma só fileira de pétalas, e que não ocupavam lugar nem incomodavam ninguém. Apareciam certa manhã na relva, e já à tarde se extinguiam. Mas aquela brotara um dia de um grão trazido não se sabe de onde, e o principezinho vigiara de perto o pequeno broto, tão diferente dos outros. Podia ser uma nova espécie de baobá. Mas o arbusto logo parou de crescer, e começou então a preparar uma flor. O principezinho, que assistia à instalação de um enorme botão, bem sentiu que sairia dali uma aparição miraculosa; mas a flor não acabava mais de preparar-se, de preparar sua beleza, no seu verde quarto.  Escolhia as cores com cuidado. Vestia-se lentamente, ajustava uma a uma suas pétalas. Não queria sair, como os cravos, amarrotada. No radioso esplendor da sua beleza é que ela queria aparecer. Ah ! sim. Era vaidosa. Sua misteriosa toalete, portanto, durara dias e dias. E eis que uma bela manhã, justamente à hora do sol nascer, havia-se, afinal, mostrado.  E ela, que se preparara com tanto esmero, disse, bocejando:  - Ah! eu acabo de despertar. . . Desculpa... Estou ainda toda despenteada... O principezinho, então, não pôde conter o seu espanto:  - Como és bonita!  - Não é? respondeu a flor docemente. Nasci ao mesmo tempo que o sol...  O principezinho percebeu logo que a flor não era modesta. Mas era tão comovente! - Creio que é hora do almoço, acrescentou ela. Tu poderias cuidar de mim ...  E o principezinho, embaraçado, fora buscar um regador com água fresca, e servira à flor.  Assim, ela o afligira logo com sua mórbida vaidade. Um dia por exemplo, falando dos seus quatro espinhos, dissera ao pequeno príncipe:  - É que eles podem vir, os tigres, com suas garras!  - Não há tigres no meu planeta, objetara o principezinho. E depois, os tigres não comem erva.  Não sou uma erva, respondera a flor suavemente.  Perdoa-me ...  Não tenho receio dos tigres, mas tenho horror das correntes de ar. Não terias acaso um pára-vento?  "Horror das correntes de ar... Não é muito bom para uma planta, notara o principezinho. É bem complicada essa flor. . . "  À noite me colocarás sob a redoma. Faz muito frio no teu planeta. Está mal instalado.  De onde eu venho ...  Mas interrompeu-se de súbito.  Viera em forma de semente. Não pudera conhecer nada dos outros mundos. Humilhada por se ter deixado apanhar numa mentira tão tola, tossiu duas ou três vezes, para pôr a culpa no príncipe:  - E o pára vento?  - Ia buscá-lo. Mas tu me falavas ...  Então ela redobrara a tosse para infligir-lhe remorso.  Assim o principezinho, apesar da boa vontade do seu amor, logo duvidara dela. Tomara a sério palavras sem importância, e se tornara infeliz.  "Não a devia ter escutado - confessou-me um dia - não se deve nunca escutar as flores. Basta olhá-las, aspirar o perfume. A minha embalsamava o planeta, mas eu não me contentava com isso. A tal história das garras, que tanto me agastara, me devia ter enternecido.  Confessou-me ainda:  "Não soube compreender coisa alguma! Devia tê-la julgado pelos atos, não pelas palavras. Ela me perfumava, me iluminava ... Não  devia jamais ter fugido. Deveria ter-lhe adivinhado a ternura sob os seus pobres ardis. São tão contraditórias as flores! Mas eu era jovem demais para saber amar."  IX  Creio que ele aproveitou, para evadir-se, pássaros selvagens que emigravam. Na manhã da partida, pôs o planeta em ordem. Revolveu cuidadosamente seus dois vulcões em atividade. Pois possuía dois vulcões. E era muito cômodo para esquentar o almoço. Possuía também um vulcão extinto. Mas, como ele dizia: "Quem é que pode garantir?" revolveu também o extinto. Se eles são bem revolvidos, os vulcões queimam lentamente, regularmente, sem erupções. As erupções vulcânicas são como fagulhas de lareira. Na terra, nós somos muito pequenos para revolver os vulcões. Por isso é que nos causam tanto dano.  O principezinho arrancou também, não sem um pouco de melancolia, os últimos rebentos de baobá. Ele julgava nunca mais  voltar. Mas todos esses trabalhos familiares lhe pareceram, aquela manhã, extremamente doces.  E, quando regou pela última vez a flor, e se dispunha a colocá-la sob a redoma, percebeu que estava com vontade de chorar.  - Adeus, disse ele à flor.  Mas a flor não respondeu.  - Adeus, repetiu ele.  Revolveu cuidadosamente seus dois vulcões A flor tossiu. Mas não era por causa do resfriado.  - Eu fui uma tola, disse por fim. Peço-te perdão.  Trata de ser feliz.  A ausência de censuras o surpreendeu. Ficou parado, inteiramente sem jeito, com a redoma no ar. Não podia compreender essa calma doçura.  - É claro que eu te amo, disse-lhe a flor. Foi por minha culpa que não soubeste de nada. Isso não tem importância. Foste tão tolo quanto eu. Trata de ser feliz. . .  Mas pode deixar em paz a redoma. Não preciso mais dela.  - Mas o vento ...  Não estou assim tão resfriada... O ar fresco da noite me fará bem. Eu sou uma flor. - Mas os bichos...  - É preciso que eu suporte duas ou três larvas se quiser conhecer as borboletas.  Dizem que são tão belas!  Do contrário, quem virá visitar-me? Tu estarás longe ...  Quanto aos bichos grandes, não tenho medo deles. Eu tenho as minhas garras.  E ela mostrava ingenuamente seus quatro espinhos.  Em seguida acrescentou:  - Não demores assim, que é exasperante. Tu decidiste partir. Vai-te embora!  Pois ela não queria que ele a visse chorar. Era uma flor muito orgulhosa ...  X  Ele se achava na região dos asteróides 325, 326, 327, 328, 329, 330. Começou, pois, a visitá-los, para procurar uma ocupação e se instruir.  O primeiro era habitado por um rei. O rei sentava-se, vestido de púrpura e arminho, num trono muito simples, posto que majestoso.  Ah! Eis um súdito, exclamou o rei ao dar com o principezinho.  E o principezinho perguntou a si mesmo:  Como pode ele reconhecer-me, se jamais me viu?  Ele não sabia que, para os reis, o mundo é muito simplificado. Todos os homens são súditos.  - Aproxima-te, para que eu te veja melhor, disse o rei, todo orgulhoso de poder ser rei para alguém.  O principezinho procurou com olhos onde sentar-se, mas o planeta estava todo atravancado pelo magnífico manto de arminho. Ficou, então, de pé. Mas, como estava cansado, bocejou.  É contra a etiqueta bocejar na frente do rei, disse o monarca. Eu o proíbo.  - Não posso evitá-lo, disse o principezinho confuso.  Fiz uma longa viagem e não dormi ainda...  Então, disse o rei, eu te ordeno que bocejes. Há anos que não vejo ninguém bocejar! Os bocejos são uma raridade para mim. Vamos, boceja! É uma ordem!  - Isso me intimida... eu não posso mais... disse o principezinho todo vermelho.  - Hum ! Hum ! respondeu o rei. Então... então eu te ordeno ora bocejares e ora...  Ele gaguejava um pouco e parecia vexado.  Porque o rei fazia questão fechada que sua autoridade fosse respeitada. Não tolerava desobediência. Era um monarca absoluto. Mas, como era muito bom, dava ordens razoáveis.  "Se eu ordenasse, costumava dizer, que um general se transformasse em gaivota, e o general não me obedecesse, a culpa não seria do general, seria minha." - Posso sentar-me? interrogou timidamente o principezinho.  - Eu te ordeno que te sentes, respondeu-lhe o rei, que puxou majestosamente um pedaço do manto de arminho.  Mas o principezinho se espantava. O planeta era minúsculo. Sobre quem reinaria o rei?  - Majestade... eu vos peço perdão de ousar interrogar-vos...  - Eu te ordeno que me interrogues, apressou-se o rei a declarar.  - Majestade... sobre quem é que reinais?  - Sobre tudo, respondeu o rei, com uma grande simplicidade.  - Sobre tudo?  O rei, com um gesto discreto, designou seu planeta, os outros, e também as estrelas.  - Sobre tudo isso?  - Sobre tudo isso. respondeu o rei.  Pois ele não era apenas um monarca absoluto, era também um monarca universal.  - E as estrelas vos obedecem?  Sem dúvida, disse o rei. Obedecem prontamente.  Eu não tolero indisciplina.  Um tal poder maravilhou o principezinho. Se ele fosse detentor do mesmo, teria podido assistir, não a quarenta e quatro, mas a setenta e dois, ou mesmo a cem, ou mesmo a duzentos pores-do-sol no mesmo dia, sem precisar sequer afastar a cadeira! E como se sentisse  um pouco triste à lembrança do seu pequeno planeta abandonado, ousou solicitar do rei uma graça:  - Eu desejava ver um pôr-do-sol ... Fazei-me esse favor. Ordenai ao sol que se ponha. . .  - Se eu ordenasse a meu general voar de uma flor a outra como borboleta, ou escrever uma tragédia, ou transformar-se em gaivota, e o general não executasse a ordem recebida, quem - ele ou eu - estaria errado?  - Vós, respondeu com firmeza o principezinho.  - Exato. É preciso exigir de cada um o que cada um pode dar, replicou o rei. A autoridade repousa sobre a razão. Se ordenares a teu povo que ele se lance ao mar, farão todos revolução. Eu tenho o direito de exigir obediência porque minhas ordens são razoáveis.  - E meu pôr-do-sol? lembrou o principezinho, que nunca esquecia a pergunta que houvesse formulado.  - Teu pôr-do-sol, tu o terás. Eu o exigirei. Mas eu esperarei, na minha ciência de governo, que as condições sejam favoráveis.  - Quando serão? indagou o principezinho.  - Hein? respondeu o rei, que consultou inicialmente um grosso calendário. Será lá por volta de ... por volta de sete horas e quarenta, esta noite. E tu verás como sou bem obedecido.  O principezinho bocejou. Lamentava o pôr-do-sol que perdera. E depois, já estava se aborrecendo um pouco!  - Não tenho mais nada que fazer aqui, disse ao rei.  Vou prosseguir minha viagem.  - Não partas, respondeu o rei, que estava orgulhoso de ter um súdito. Não partas:  Eu te faço ministro  - Ministro de quê? - Da ... da justiça  - Mas não há ninguém a julgar!  - Quem sabe? disse o rei. Ainda não dei a volta no meu reino. Estou muito velho, não tenho lugar para carruagem, e andar cansa-me muito.  - Oh! Mas eu já vi, disse o príncipe que se inclinou para dar ainda uma olhadela do outro lado do planeta. Não consigo ver ninguém ...  - Tu julgarás a ti mesmo, respondeu-lhe o rei. É o mais difícil. É bem mais difícil julgar a si mesmo que julgar os outros. Se consegues julgar-te bem, eis um verdadeiro sábio.  - Mas eu posso julgar-me a mim próprio em qualquer lugar, replicou o principezinho. Não preciso, para isso, ficar morando aqui.  - Ah! disse o rei, eu tenho quase certeza de que há um velho rato no meu planeta. Eu o escuto de noite. Tu poderás julgar esse rato. Tu o condenarás à morte de vez em quando: assim a sua vida dependerá da tua justiça.  Mas tu o perdoarás cada vez, para economizá-lo. Pois só temos um.  - Eu, respondeu o principezinho, eu não gosto de condenar à morte, e acho que vou mesmo embora.  - Não, disse o rei.  Mas o principezinho, tendo acabado os preparativos, não quis afligir o velho monarca:  - Se Vossa Majestade deseja ser prontamente obedecido, poderá dar-me uma ordem razoável. Poderia ordenar-me, por exemplo, que partisse em menos de um minuto.  Parece-me que as condições são favoráveis ...  Como o rei não dissesse nada, o principezinho hesitou um pouco; depois suspirou e partiu.  - Eu te faço meu embaixador, apressou-se o rei em gritar.  Tinha um ar de grande autoridade.  As pessoas grandes são muito esquisitas, pensava, durante a viagem o principezinho.  XI  O segundo planeta, um vaidoso o habitava.  - Ah! Ah! Um admirador vem visitar-me! exclamou de longe o vaidoso, mal vira o príncipe.  Porque, para os vaidosos, os outros homens são sempre admiradores.  - Bom dia, disse o principezinho. Você tem um chapéu engraçado.  - É para agradecer, exclamou o vaidoso. Para agradecer quando me aclamam.  Infelizmente não passa ninguém por aqui.  - Sim? disse o principezinho sem compreender.  - Bate as mãos uma na outra, aconselhou o vaidoso.  O principezinho bateu as mãos uma na outra. O vaidoso agradeceu modestamente, erguendo o chapéu.  - Ah, isso é mais divertido que a visita ao rei, disse consigo mesmo o principezinho. E recomeçou a bater as mãos uma na outra.  O vaidoso recomeçou a agradecer, tirando o chapéu.  Após cinco minutos de exercício, o principezinho cansou-se com a monotonia do brinquedo:  - E para o chapéu cair, perguntou ele, que é preciso fazer?  Mas o vaidoso não ouviu. Os vaidosos só ouvem os elogios.  - Não é verdade que tu me admiras muito? perguntou ele ao principezinho.  - Que quer dizer admirar?  - Admirar significa reconhecer que eu sou o homem mais belo, mais rico, mais inteligente e mais bem vestido de todo o planeta.  - Mas só há você no seu planeta!  - Dá-me esse gosto. Admira-me mesmo assim!  - Eu te admiro, disse o principezinho, dando de ombros. Mas como pode isso interessar-te?  E o principezinho foi-se embora.  As pessoas grandes são decididamente muito bizarras, ia pensando ele pela viagem afora.  XII  O planeta seguinte era habitado por um bêbado. Esta visita foi muito curta, mas mergulhou o principezinho numa profunda melancolia.  - Que fazes ai? perguntou ao bêbado, silenciosamente instalado diante de uma coleção de garrafas vazias e uma coleção de garrafas cheias.  - Eu bebo, respondeu o bêbado, com ar lúgubre.  - Por que é que bebes? perguntou-lhe o principezinho.  - Para esquecer, respondeu o beberrão.  - Esquecer o quê? indagou o principezinho, que já começava a sentir pena.  - Esquecer que eu tenho vergonha, confessou o bêbado, baixando a cabeça.  - Vergonha de quê? investigou o principezinho, que desejava socorrê-lo.  Vergonha de beber! concluiu o beberrão, encerrando-se definitivamente no seu silêncio.  E o principezinho foi-se embora, perplexo.  As pessoas grandes são decididamente muito bizarras, dizia de si para si, durante a viagem.  XIII  O quarto planeta era o do homem de negócios. Estava tão ocupado que não levantou sequer a cabeça à chegada do príncipe.  - Bom dia, disse-lhe este. O seu cigarro está apagado.  - Três e dois são cinco. Cinco e sete, doze. Doze e três, quinze. Bom dia. Quinze e sete, vinte e dois. Vinte e dois e seis, vinte e oito. Não há tempo para acender de novo. Vinte e seis e cinco, trinta e um. Uf ! São pois quinhentos e um milhões, seiscentos e vinte e dois mil, setecentos e trinta e um.  - Quinhentos milhões de quê?  - Hem? Ainda estás aqui? Quinhentos e um milhões de... eu não sei mais ... Tenho tanto trabalho. Sou um sujeito sério, não me preocupo com ninharias! Dois e cinco, sete...  - Quinhentos milhões de quê? repetiu o principezinho, que nunca na sua vida renunciara a uma pergunta, uma vez que a tivesse feito.  O homem de negócios levantou a cabeça:  Há cinqüenta e quatro anos que habito este planeta e só fui incomodado três vezes. A primeira vez foi há vinte e dois anos, por um besouro caído não sei de onde. Fazia um barulho terrível, e cometi quatro erros na soma. A segunda foi há onze anos, por uma crise de reumatismo. Falta de exercício. Não tenho tempo para passeio. Sou um sujeito sério. A terceira... é esta! Eu dizia, portanto, quinhentos e um milhões...  - Milhões de quê?  O homem de negócios compreendeu que não havia esperança de paz: - Milhões dessas coisinhas que se vêem às vezes no céu.  - Moscas?  - Não, não. Essas coisinhas que brilham.  - Abelhas?  - Também não. Essas coisinhas douradas que fazem sonhar os ociosos. Eu cá sou um sujeito sério. Não tenho tempo para divagações.  Ah estrelas?  - Isso mesmo. Estrelas.  - E que fazes tu de quinhentos milhões de estrelas  - Quinhentos e um milhões, seiscentos e vinte e duas mil, setecentos e trinta e uma.  Eu sou um sujeito sério. Gosto de exatidão.  - E que fazes tu dessas estrelas?  - Que faço delas?  - Sim.  - Nada. Eu as possuo.  - Tu possuis as estrelas?  - Sim.  - Mas eu já vi um rei que ...  - Os reis não possuem. Eles "reinam" sobre. É muito diferente - E de que te serve possuir as estrelas? - Serve-me para ser rico  - E para que te serve ser rico?  - Para comprar outras estrelas, se alguém achar.  Esse aí, disse o principezinho para si mesmo, raciocina um pouco como o bêbado No entanto, fez ainda algumas perguntas.  Como pode a gente possuir as estrelas?  De quem são elas? respondeu, ameaçador, o homem de negócios - Eu não sei. De ninguém.  - Logo são minhas, porque pensei primeiro.  - Basta isso?  Sem dúvida. Quando achas um diamante que não é de ninguém, ele é teu. Quando achas uma ilha que não é de ninguém, ela é tua. Quando tens uma idéia primeiro, tu a fazes registrar: ela é tua. E quanto a mim, eu possuo as estrelas, pois ninguém antes de mim teve a idéia de as possuir.  Isso é verdade, disse o principezinho. E que fazes tu com elas?  Eu as administro. Eu as conto e reconto, disse o homem de negócios. É difícil. Mas eu sou um homem sério!  O principezinho ainda não estava satisfeito.  Eu, se possuo um lenço, posso colocá-lo em torno do pescoço e levá-lo comigo. Se possuo uma flor, posso colher a flor e levá-la comigo. Mas tu não podes colher as estrelas.  Não. Mas eu posso colocá-las no banco.  Que quer dizer isto?  Isso quer dizer que eu escrevo num papelzinho o numero das minhas estrelas. Depois tranco o papel a chave numa gaveta.  - Só isto?  - E basta...  É divertido, pensou o principezinho. É bastante poético. Mas não é muito sério.  O principezinho tinha, sobre as coisas sérias, idéias muito diversas das idéias das pessoas grandes.  - Eu, disse ele ainda, possuo uma flor que rego todos os dias. Possuo três vulcões que revolvo toda semana. Porque revolvo também o que está extinto. A gente nunca sabe.  É útil para os meus vulcões, e útil para a minha flor que eu os possua. Mas tu não és útil às estrelas ...  O homem de negócios abriu a boca, mas não achou nada a responder, e o principezinho se foi ...  As pessoas grandes são mesmo extraordinárias, repetia simplesmente no percurso da viagem.  XIV  O quinto planeta era muito curioso. Era o menor de todos. Mal dava para um lampião e o acendedor de lampiões ...  O principezinho não podia atinar para que pudessem servir, no céu, num planeta sem casa e sem gente, um lampião e o acendedor de lampiões. No entanto, disse consigo mesmo:  - Talvez esse homem seja mesmo absurdo. No entanto, é menos absurdo que o rei, que o vaidoso, que o homem de negócios, que o beberrão. Seu trabalho ao menos tem um sentido. Quando acende o lampião, é como se fizesse nascer mais uma estrela, mais uma flor. Quando o apaga, porém, é estrela ou flor que adormecem. É uma ocupação bonita.  E é útil, porque é bonita.  Quando abordou o planeta, saudou respeitosamente o acendedor:  - Bom dia. Por que acabas de apagar teu lampião?  Eu executo uma tarefa terrível.  É o regulamento - respondeu o acendedor-. Bom dia.  Que é o regulamento?  É apagar meu lampião. Boa noite.  E tornou a acender.  - Mas por que acabas de o acender de novo?  - É o regulamento, respondeu o acendedor.  - Eu não compreendo, disse o principezinho.  - Não é para compreender, disse o acendedor. Regulamento é regulamento. Bom dia.  E apagou o lampião -  Em seguida enxugou a fronte num lenço de quadrinhos vermelhos  - Eu executo uma tarefa terrível. Antigamente era razoável. Apagava de manhã e acendia à noite. Tinha o resto do dia para descansar e o resto da noite para dormir...  - E depois disso, mudou o regulamento?  - O regulamento não mudou, disse o acendedor. Aí é que está o drama! O planeta de ano em ano gira mais depressa, e o regulamento não muda!  - E então? disse o principezinho  - Agora, que ele dá uma volta por minuto, não tenho mais um segundo de repouso.  Acendo e apago uma vez por minuto!  - Ah! que engraçado! Os dias aqui duram um minuto!  Não é nada engraçado, disse o acendedor. Já faz um mês que estamos conversando.  Um mês?  Sim. Trinta minutos. Trinta dias. Boa noite.  E acendeu o lampião.  O principezinho considerou-o, e amou aquele acendedor tão fiel ao regulamento. Lembrou-se dos pores-do-sol que ele mesmo produzia, recuando um pouco a cadeira.  Quis ajudar o amigo.  - Sabes? Eu sei de um modo de descansar quando quiseres ...  - Eu sempre quero, disse o acendedor.  Pois a gente pode ser, ao mesmo tempo, fiel e preguiçoso.  E o principezinho prosseguiu:  - Teu planeta é tão pequeno, que podes, com três passos, dar-lhe a volta. Basta andares lentamente, bem lentamente, de modo a ficares sempre ao sol. Quando quiseres descansar, caminharás ... e o dia durará quanto queiras.  - Isso não adianta muito, disse o acendedor. O que eu gosto mais na vida é de dormir.  - Então não há remédio, disse o principezinho.  - Não há remédio, disse o acendedor. Bom dia.  E apagou seu lampião.  Esse aí, disse para si o principezinho, ao prosseguir a viagem para mais longe, esse aí seria desprezado por todos  Os Outros, o rei, o vaidoso, o beberrão, o homem de negócios. No entanto, é o único que não me parece ridículo.  Talvez porque é o único que se ocupa de outra coisa que não seja ele próprio.  Suspirou de pesar e disse ainda:  Era o único que eu podia ter feito meu amigo.  Mas seu planeta é mesmo pequeno demais. Não há lugar para dois ...  O que o principezinho não ousava confessar é que os mil quatrocentos e quarenta pores-do-sol em vinte e quatro horas davam-lhe certa saudade do abençoado planeta!  XV  O sexto planeta era dez vezes maior - Era habitado por um velho que escrevia livros enormes.  - Bravo! eis um explorador! exclamou ele, logo que viu o principezinho.  O principezinho assentou-se na mesa, ofegante. já viajara tanto!  - De onde vens? perguntou-lhe o velho.  - Que livro é esse? perguntou-lhe o principezinho.  Que faz o senhor aqui?  - Sou geógrafo, respondeu o velho.  - Que é um geógrafo? perguntou o principezinho.  - É um sábio que sabe onde se encontram os mares, os rios, as cidades, as montanhas, os desertos.  É bem interessante, disse o principezinho. Eis, afinal, uma verdadeira profissão! E lançou um olhar, em torno de si, no planeta do geógrafo. Nunca havia visto planeta tão majestoso.  - O seu planeta é muito bonito. Haverá oceanos nele?  - Como hei de saber? disse o geógrafo.  - Ah! (O principezinho estava decepcionado.) e montanhas?  - Como hei de saber? disse o geógrafo.  - E cidades, e rios, e desertos?  - Como hei de saber? disse o geógrafo pela terceira vez.  - Mas o senhor é geógrafo  - É claro, disse o geógrafo; mas não sou explorador.  Há uma falta absoluta de exploradores. Não é o geógrafo que vai contar as cidades, os rios, as montanhas, os mares, os oceanos, os desertos. O geógrafo é muito importante para estar passeando. Não deixa um instante a escrivaninha.  Mas recebe os exploradores, interroga-os, anota as suas lembranças. E se as lembranças de alguns lhe parecem interessantes, o geógrafo estabelece um inquérito sobre a moralidade do explorador - Por quê?  - Porque um explorador que mentisse produziria catástrofes nos livros de geografia. Como o explorador que bebesse demais.  - Por quê? perguntou o principezinho.  - Porque os bêbados vêem dobrado. Então o geógrafo anotaria duas montanhas onde há uma só.  - Conheço alguém, disse o principezinho, que seria um mau explorador.  - É possível. Pois bem, quando a moralidade do explorador parece boa, faz-se uma investigação sobre a sua descoberta.  - Vai-se ver?  - Não. Seria muito complicado. Mas exige-se do explorador que ele forneça provas. Tratando-se, por exemplo, de uma grande montanha, ele trará grandes pedras.  O geógrafo, de súbito, se entusiasmou:  - Mas tu vens de longe. Tu és explorador! Tu me vais descrever o teu planeta!  E o geógrafo, tendo aberto o seu caderno, apontou o seu lápis. Anotam-se primeiro a lápis as narrações dos exploradores. Espera-se, para cobrir à tinta, que o explorador tenha fornecido provas.  - Então? interrogou o geógrafo.  Oh! onde eu moro, disse o principezinho, não é interessante: é muito pequeno. Eu tenho três vulcões. Dois vulcões em atividade e um vulcão extinto. A gente nunca sabe ... - A gente nunca sabe, repetiu o geógrafo.  - Tenho também uma flor.  - Mas nós não anotamos as flores, disse o geógrafo.  - Por que não? É o mais bonito!  - Porque as flores são efêmeras.  - Que quer dizer "efêmera"?  As geografias, disse o geógrafo, são os livros de mais valor. Nunca ficam fora de moda. É muito raro que um monte troque de lugar. É muito raro um oceano esvaziar-se.  Nós escrevemos coisas eternas.  Mas os vulcões extintos podem se reanimar, interrompeu o principezinho. Que quer dizer "efêmera"?  - Que os vulcões estejam extintos ou não, isso dá no mesmo para nós, disse o geógrafo. O que nos interessa é a montanha. Ela não muda.  Mas que quer dizer "efêmera" repetiu o principezinho, que nunca, na sua vida, renunciara a uma pergunta que tivesse feito.  - Quer dizer "ameaçada de próxima desaparição".  - Minha flor está ameaçada de próxima desaparição?  - Sem dúvida.  Minha flor é efêmera, disse o principezinho, e não tem mais que quatro espinhos para defender-se do mundo! E eu a deixei sozinha!  Foi seu primeiro movimento de remorso. Mas retomou coragem:  - Que me aconselha a visitar? perguntou ele.  - O planeta Terra, respondeu-lhe o geógrafo. Goza de grande reputação ...  E o principezinho se foi, pensando na flor.  XVI  O sétimo planeta foi pois a Terra.  A Terra não é um planeta qualquer! Contam-se lá cento e onze reis (não esquecendo, é claro, os reis negros), sete mil geógrafos, novecentos mil negociantes, sete milhões e meio de beberrões, trezentos e onze milhões de vaidosos isto é, cerca de dois bilhões de pessoas grandes.  Para dar-lhes uma idéia das dimensões da Terra, eu lhes direi que, antes da invenção da eletricidade, era necessário manter, para o conjunto dos seis continentes, um verdadeiro exército de quatrocentos e sessenta e dois mil quinhentos e onze acendedores de lampiões.  Isto fazia, visto um pouco de longe, um magnífico efeito. Os movimentos desse exército eram ritmados como os de um balé de ópera. Primeiro vinha a vez dos acendedores de lampiões da Nova Zelândia e da Austrália. Esses, em seguida, acesos os lampiões, iam dormir. Entrava por sua vez a dança dos acendedores de lampiões da China e da Sibéria. E também desapareciam nos bastidores. Vinha a vez dos acendedores de lampiões da Rússia e das índias.  Depois os da África e da Europa. Depois os da América do Sul. Os da América do Norte. E jamais se enganavam na ordem de entrada, quando apareciam em cena. Era um espetáculo grandioso.  Apenas dois, o acendedor do único lampião do Polo Norte e o seu colega do único lampião do Polo Sul, levavam vida ociosa e descuidada: trabalhavam duas vezes por ano.  XVII  Quando a gente quer fazer graça, mente às vezes um pouco. Não fui lá muito honesto ao lhes falar dos acendedores de lampiões. Corro o risco de dar, àqueles que não conhecem o nosso planeta, uma falsa idéia dele. Os homens ocupam, na verdade, muito pouco lugar na superfície da Terra. Se os dois bilhões de habitantes que povoam a Terra se mantivessem de pé, colados um ao outro, como para um comício, acomodar-se-iam facilmente numa praça pública de vinte milhas de comprimento por vinte de largura. Poder-se-ia ajuntar a humanidade toda na menor das ilhas do Pacífico.  As pessoas grandes não acreditarão, é claro. Elas julgam ocupar muito espaço. Imaginam-se tão importantes como os baobás. Digam-lhes pois que façam o cálculo. Elas adoram os números; ficarão contentes com isso. Mas vocês não percam tempo com esse problema de aritmética. Inútil. Vocês acreditam em mim.  O principezinho, uma vez na Terra, ficou, pois, muito surpreso de não ver ninguém. já receara ter se enganado de planeta, quando um anel cor de lua remexeu na areia.  - Boa noite, disse o principezinho, inteiramente ao acaso.  - Boa noite, disse a serpente.  - Em que planeta me encontro? perguntou o principezinho.  - Na Terra, na África, respondeu a serpente.  - Ah! ... E não há ninguém na Terra?  Tu és um bichinho engraçado, disse ele, fino como um dedo., .  - Aqui é o deserto. Não há ninguém nos desertos. A Terra é grande, disse a serpente.  O principezinho sentou-se numa pedra e ergueu os olhos para o céu:  - As estrelas são todas iluminadas ... Não será para que cada um possa um dia encontrar a sua? Olha o meu planeta: está justamente em cima de nós ... Mas como está longe!  - Teu planeta é belo, disse a serpente. Que vens fazer aqui? - Tive dificuldades com uma flor, disse o príncipe - Ah! exclamou a serpente.  E se calaram.  - Onde estão os homens? repetiu enfim o principezinho. A gente está um pouco só no deserto.  - Entre os homens também, disse a serpente.  O principezinho olhou-a longamente.  - Tu és um bichinho engraçado, disse ele, fino como um dedo...  - Mas sou mais poderosa do que o dedo de um rei, disse a serpente.  O principezinho sorriu.  - Tu não és tão poderosa assim... não tens sequer umas patas ... não podes sequer viajar...  - Eu posso levar-te mais longe que um navio, disse a serpente.  Ela enrolou-se na perninha do príncipe, como um bracelete de ouro:  Aquele que eu toco, eu o devolvo à terra de onde veio, continuou a serpente. Mas tu és puro. Tu vens de uma estrela ...  O principezinho não respondeu.  Tenho pena de ti, tão fraco, nessa Terra de granito.  Posso ajudar-te um dia, se tiveres muita saudade do teu planeta. Posso ...  - Oh! Eu compreendi muito bem, disse o principezinho. Mas por que falas sempre por enigmas?  Eu os resolvo todos, disse a serpente.  E calaram-se os dois. O principezinho atravessou o deserto e encontrou apenas uma flor. Uma flor de três pétalas, uma florzinha a toa...  - Bom dia, disse o príncipe.  - Bom dia, disse a flor.  - Onde estão os homens? perguntou polidamente.  A flor, um dia, vira passar uma caravana:  - Os homens? Eu creio que existem seis ou sete.  Vi-os há muitos anos. Mas não se pode nunca saber onde se encontram.  O vento os leva. Eles não tem raízes. Eles não gostam das raízes.  - Adeus, disse o principezinho.  - Adeus, disse a flor.  O principezinho escalou uma grande montanha. As únicas montanhas que conhecera eram os três vulcões que lhe davam pelo joelho. O vulcão extinto servia-lhe de tamborete. "De montanha tão alta, pensava ele, verei todo o planeta e todos os homens. Mas só viu agulhas de pedra, pontudas.  - Bom dia, disse ele inteiramente ao léu.  - Bom dia ... Bom dia ... Bom dia ... respondeu o eco.  - Quem és tu? perguntou o principezinho.  - Quem és tu ... quem és tu ... quem és tu... respondeu o eco.  - Sede meus amigos, eu estou só, disse ele.  - Estou só ... estou só ... estou só, respondeu o eco.  Este planeta é todo seco, pontudo e salgado.  "Que planeta engraçado pensou então. É todo seco, pontudo e salgado. E os homens não têm imaginação. Repetem o que a gente diz ... No meu planeta eu tinha uma flor: -e era sempre ela que falava primeiro."  Mas aconteceu que o principezinho, tendo andado muito tempo pelas areias, pelas rochas e pela neve, descobriu, enfim, uma estrada. E as estradas vão todas na direção dos homens.  - Bom dia, disse ele  Era um jardim cheio de rosas. - Bom dia, disseram as rosas.  O principezinho contemplou-as. Eram todas iguais a sua flor.  - Quem sois? perguntou ele estupefato.  - Somos rosas, disseram as rosas.  - Ah! exclamou o principezinho. .  E ele sentiu-se extremamente infeliz. Sua flor lhe havia contado que ela era a única de sua espécie em todo o universo. E eis que havia cinco mil, igualzinhas, num só jardim!  "Ela haveria de ficar bem vermelha, pensou ele, se visse isto... Começaria a tossir, fingiria morrer, para escapar ao ridículo. E eu então teria que fingir que cuidava dela; porque se não, só para me humilhar, ela era bem capaz de morrer de verdade. . . "  Depois, refletiu ainda: "Eu me julgava rico de uma flor sem igual, e é apenas uma rosa comum que eu possuo. Uma rosa e três vulcões que me dão pelo joelho, um dos quais extinto para sempre. Isso não faz de mim um príncipe muito grande. . ." E, deitado na relva, ele chorou.  E foi então que apareceu a raposa:  - Bom dia, disse a raposa.  - Bom dia, respondeu polidamente o principezinho, que se voltou, mas não viunada.  Eu estou aqui, disse a voz, debaixo da macieira...  - Quem és tu? perguntou o principezinho. Tu és bem bonita...  - Sou uma raposa, disse a raposa  - Vem brincar comigo, propôs o principezinho. Estou tão triste - Eu não posso brincar contigo, disse a raposa. Não me cativaram ainda.  - Ah! desculpa, disse o principezinho.  Após uma reflexão, acrescentou:  - Que quer dizer "cativar"?  - Tu não és daqui, disse a raposa. Que procuras?  - Procuro os homens, disse o principezinho - Que quer dizer "cativar"?  - Os homens, disse a raposa, têm fuzis e caçam. É bem incômodo! Criam galinhas também. É a única coisa interessante que eles fazem - Tu procuras galinhas?  - Não, disse o principezinho. Eu procuro amigos. Que quer dizer "cativar"? - É uma coisa muito esquecida, disse a raposa. Significa "criar laços.  - Criar laços?  Exatamente, disse a raposa. Tu não és ainda para mim senão um garoto inteiramente igual a cem mil outros garotos. E eu não tenho necessidade de ti. E tu não tens também necessidade de mim. Não passo a teus olhos de uma raposa igual a cem mil outras raposas. Mas, se tu me cativas, nós teremos necessidade um do outro. Serás para mim o único no mundo. E eu serei para ti única no mundo...  Começo a compreender, disse o principezinho.  Existe uma flor.. . Eu creio que ela me cativou ...  É possível, disse a raposa. Vê-se tanta coisa na Terra ...  - Oh! não foi na Terra, disse o principezinho.  A raposa pareceu intrigada:  - Num outro planeta?  - Sim.  - Há caçadores nesse planeta?  - Não.  - Que bom! E galinhas?  - Também não.  - Nada é perfeito, suspirou a raposa. Mas a raposa voltou à sua idéia.  - Minha vida é monótona. Eu caço as galinhas e os homens me caçam. Todas asgalinhas se parecem e todos os homens se parecem também. E por isso eu me aborreço um pouco. Mas se tu me cativas, minha vida será como que cheia de sol. Conhecerei um barulho de passos que será diferente dos outros. Os outros passos me fazem entrar debaixo da terra.  O teu me chamará para fora da toca, como se fosse música. E depois, olha! Vês, lá longe, os campos de trigo?  Eu não como pão. O trigo para mim é inútil. Os campos de trigo não me lembram coisa alguma. E isso é triste Mas tu tens cabelos cor de ouro. Então será maravilhoso quando me tiveres cativado. O trigo, que é dourado, fará lembrar-me de ti. E eu amarei o barulho do vento no trigo ...  A raposa calou-se e considerou por muito tempo o príncipe:  - Por favor... cativa-me disse ela.  - Bem quisera, disse o principezinho, mas eu não tenho muito tempo. Tenho amigos a descobrir e muitas coisas a conhecer.  - A gente só conhece bem as coisas que cativou, disse a raposa. Os homens não têm mais tempo de conhecer coisa alguma. Compram tudo prontinho nas lojas. Mas como não existem lojas de amigos, os homens não têm mais amigos, Se tu queres um amigo, cativa-me!  Que é preciso fazer? perguntou o principezinho.  É preciso ser paciente, respondeu a raposa. Tu te sentarás primeiro um pouco longe de mim, assim, na relva. Eu te olharei com o canto do olho e tu não dirás nada. A linguagem é uma fonte de mal-entendidos. Mas, cada dia, te sentarás mais perto ...  No dia seguinte o principezinho voltou.  - Teria sido melhor voltares à mesma hora, disse a raposa. Se tu vens, por exemplo, às quatro da tarde, desde as três eu começarei a ser feliz. Quanto mais a hora for chegando, mais eu me sentirei feliz. Às quatro horas, então, estarei inquieta e agitada: descobrirei o preço da felicidade! Mas se tu vens a qualquer momento, nunca saberei a hora de preparar o coração ... É preciso ritos.  - Que é um rito? perguntou o principezinho.  - É uma coisa muito esquecida também, disse a raposa, É o que faz com que um dia seja diferente dos outros dias; uma hora, das outras horas. Os meus caçadores, por exemplo, possuem um rito. Dançam na quinta-feira com as moças da aldeia. A quinta-feira então é o dia maravilhoso!  Vou passear até a vinha. Se os caçadores dançassem qualquer dia, os dias seriam todos iguais, e eu não teria férias!  Assim o principezinho cativou a raposa. Mas, quando chegou a hora da partida, a raposa disse:  - Ah! Eu vou chorar.  - A culpa é tua, disse o principezinho, eu não te queria fazer mal; mas tu quiseste que eu te cativasse ...  - Quis, disse a raposa.  - Mas tu vais chorar! disse o principezinho.  - Vou, disse a raposa.  - Então, não sais lucrando nada!  - Eu lucro, disse a raposa, por causa da cor do trigo.  Depois ela acrescentou:  - Vai rever as rosas. Tu compreenderás que a tua é a única no mundo. Tu voltarás para me dizer adeus, e eu te farei presente de um segredo.  Foi o principezinho rever as rosas:  - Vós não sois absolutamente iguais à minha rosa, vós não sois nada ainda. Ninguém ainda vos cativou, nem cativastes a ninguém. Sois como era a minha raposa. Era uma raposa igual a cem mil outras. Mas eu fiz dela um amigo.  Ela é agora única no mundo.  E as rosas estavam desapontadas.  - Sois belas, mas vazias, disse ele ainda. Não se pode morrer por vós. Minha rosa, sem dúvida um transeunte qualquer pensaria que se parece convosco. Ela sozinha é, porém, mais importante que vós todas, pois foi a ela que eu reguei. Foi a ela que pus sob a redoma. Foi a ela que abriguei com o pára-vento. Foi dela que eu matei as larvas (exceto duas ou três por causa das borboletas). Foi a ela que eu escutei queixar-se ou gabar-se, ou mesmo calar-se algumas vezes. É a minha rosa.  E voltou, então, à raposa:  - Adeus, disse ele...  - Adeus, disse a raposa. Eis o meu segredo. É muito simples: só se vê bem com o coração. O essencial é invisível para os olhos.  - O essencial é invisível para os olhos, repetiu o principezinho, a fim de se lembrar. - Foi o tempo que perdeste com tua rosa que fez tua rosa tão importante.  - Foi o tempo que eu perdi com a minha rosa... repetiu o principezinho, a fim de se lembrar.  - Os homens esqueceram essa verdade, disse a raposa. Mas tu não a deveses quecer. Tu te tornas eternamente responsável por aquilo que cativas. Tu és responsável pela rosa...  - Eu sou responsável pela minha rosa... repetiu o principezinho, a fim de se lembrar.  XXII  - Bom dia, disse o principezinho.  - Bom dia, respondeu o guarda-chaves.  - Que fazes aqui? perguntou-lhe o principezinho.  - Eu divido os passageiros em blocos de mil, disse o guarda-chaves. Despacho os trens que os carregam, ora para a direita, ora para a esquerda.  E um rápido iluminado, roncando como um trovão, fez tremer a cabine do guarda-chaves.  Eles estão com muita pressa, disse o principezinho.  O que é que estão procurando?  - Nem o homem da locomotiva sabe, disse o guarda-chaves.  E trovejou, em sentido inverso, um outro rápido iluminado.  - Já estão de volta? perguntou o principezinho...  - Não são os mesmos, disse o guarda-chaves. É uma troca.  - Não estavam contentes onde estavam?  - Nunca estamos contentes onde estamos, disse o guarda-chaves.  E um terceiro rápido, iluminado, trovejou.  - Estão perseguindo os primeiros viajantes? perguntou o principezinho.  - Não perseguem nada, disse o guarda-chaves. Estão dormindo lá dentro, ou bocejando - Só as crianças esmagam o nariz nas vidraças.  - Só as crianças sabem o que procuram, disse o principezinho. Perdem tempo comum a boneca de pano, e a boneca se torna muito importante, e choram quando a gente a toma ...  - Elas são felizes ... disse o guarda-chaves.  XXIII  - Bom dia, disse o principezinho.  - Bom dia, disse o vendedor.  Era um vendedor de pílulas aperfeiçoadas que aplacavam a sede. Toma-se uma por semana e não é mais preciso beber.  - Por que vendes isso? perguntou o principezinho.  - É uma grande economia de tempo, disse o vendedor.  Os peritos calcularam - A gente ganha cinqüenta e três minutos por semana.  - E que se faz, então, com os cinqüenta e três minutos?  - O que a gente quiser...  “Eu, pensou o principezinho, se tivesse cinqüenta e três minutos para gastar, iria caminhando passo a passo, mãos no bolso, na direção de uma fonte. . .”  XXIV  Estávamos no oitavo dia de minha pane. Justamente quando bebia a última gota da minha Provisão de água, foi que ouvi a história do vendedor.  - Ah! disse eu ao principezinho, são bem bonitas as tuas lembranças, mas eu não consertei ainda meu avião, não tenho mais nada para beber, e eu seria feliz, eu também, se pudesse ir caminhando passo a passo, mãos no bolso, na direção de uma fonte!  - Minha amiga raposa me disse ...  Meu caro, não se trata mais de raposa.  - Por quê?  - Porque vamos morrer de sede ...  Ele não compreendeu o meu raciocínio, e respondeu:  - É bom ter tido um amigo, mesmo se a gente vai morrer. Eu estou muito contente de ter tido a raposa por amiga...  - Não avalia o perigo, disse eu. Não tem nunca fome ou sede. Um raio de sol lhe basta.  Mas ele me olhou e respondeu ao que eu pensava:  - Tenho sede também ... procuremos um POÇO ...  - Eu fiz um gesto de desanimo: é absurdo procurar um poço ao acaso, na imensidão do deserto. No entanto, pusemo-nos a caminho.  Já tínhamos andado horas em silêncio quando a noite caiu e as estrelas começaram a brilhar. Eu as via como em sonho, porque tinha um pouco de febre, por causa da sede.  As palavras do principezinho dançavam-me na memória:  - Tu tens sede também? perguntei-lhe.  Mas não respondeu à minha pergunta. Disse apenas:  - A água pode ser boa para o coração ...  Não compreendi sua resposta e calei-me... Eu bem sabia que não adiantava interrogá-lo.  Ele estava cansado - Sentou-se. Sentei-me junto dele.  E, após um silêncio, disse ainda:  - As estrelas são belas por causa de uma flor que não se vê... Eu respondi "mesmo" e fitei, sem falar, a ondulação da areia enluarada.  - O deserto, belo, acrescentou ...  E era verdade. Eu sempre amei o deserto. A gente se senta numa duna de areia. Não se vê nada. Não se escuta nada. E no entanto, no silêncio, alguma coisa irradia... e  .. O que torna belo o deserto, disse o principezinho, é que ele esconde um poço nalgum lugar.  Fiquei surpreso por compreender de súbito essa misteriosa irradiação da areia. Quando eu era pequeno, habitava uma casa antiga, e diziam as-lendas que ali fora enterrado um tesouro. Ninguém, é claro, o conseguira descobrir, nem talvez mesmo o procurou. Mas ele encantava a casa toda - Minha casa escondia um tesouro no fundo do coração. . .  - Quer se trate da casa, das estrelas ou do deserto, disse eu ao principezinho, o que faz a sua beleza é invisível!  - Estou contente, disse ele, que estejas de acordo com a raposa.  Como o principezinho adormecesse, tomei-o nos braços e prossegui a caminhada. Eu estava comovido. Tinha a impressão de carregar um frágil tesouro. Parecia-me mesmo não haver na Terra nada mais frágil. Considerava, à luz da lua, a fronte pálida, os olhos fechados, as mechas de cabelo que tremiam ao vento. E eu pensava: o que eu vejo não é mais que uma casca. O mais importante é invisível.,  Como seus lábios entreabertos esboçassem um sorriso, pensei ainda: "O que tanto me comove nesse príncipe adormecido é sua fidelidade a uma flor; é a imagem de uma rosa que brilha nele como a chama de uma lâmpada, mesmo quando dorme. . . " Eu o pressentia então mais frágil ainda.  É preciso proteger as lâmpadas com cuidado: um sopro as pode apagar...  E, caminhando assim, eu descobri o poço. O dia estava raiando.  XXV  - Os homens, disse o principezinho, se enfurnam nos rápidos, mas não sabem o que procuram. Então eles se agitam, ficam rodando à toa ...  E acrescentou:  - E isso não adianta ...  O poço a que tínhamos chegado não se parecia de forma alguma com os poços do Saara. OS poços do Saara são simples buracos na areia. Aquele, parecia um poço de aldeia - Mas não havia ali aldeia alguma, e eu julgava sonhar.  - É estranho, disse eu ao principezinho, tudo está preparado: a roldana, o balde e acorda.  Ele riu, pegou a corda, fez girar a roldana. E a roldana gemeu como gemem os velhos cata-ventos quando o vento dormiu por muito tempo.  - Tu escutas? disse o príncipe. Estamos acordando o poço, ele canta ...  Eu não queria que ele fizesse esforço:  - Deixa que eu puxe, disse eu, é muito pesado para o teu tamanho.  Lentamente, icei o balde até em cima, e o instalei com cuidado na borda do poço. Nos meus ouvidos permanecia ainda o canto da roldana, e na água, que ainda brilhava, via tremer o sol.  - Tenho sede dessa água, disse o principezinho. Dá-me de beber ...  E eu compreendi o que ele havia buscado!  Levantei-lhe o balde até a boca. Ele bebeu, de olhos fechados. Era doce como uma festa. Essa água era muito mais que um alimento. Nascera da caminhada sob as estrelas, do canto da roldana, do esforço do meu braço. Era boa para o coração, como um presente. Quando eu era pequeno, todo o esplendor do presente de Natal estava também na luz da árvore, na música da missa de meia-noite, na doçura dos risos ...  - Os homens do teu planeta, disse o principezinho, cultivam cinco mil rosas num mesmo jardim ... e não encontram o que procuram ...  - Não encontram, respondi...  E no entanto o que eles buscam poderia ser achado numa só rosa, ou num pouquinho d'água ...  - É verdade.  E o principezinho acrescentou:  - Mas os olhos são cegos. É preciso buscar com o coração ...  Eu havia bebido. Respirava facilmente. A areia é cor de mel quando amanhece. E a cor de mel me fazia feliz.  Por que haveria eu de estar triste? ...  - É preciso, disse baixinho o príncipe, que cumpras a tua promessa. Ele estava, de novo, sentado junto de mim.  - Que promessa?  - Tu sabes ... a mordaça do meu carneiro ... eu sou responsável pela flor!  Tirei do bolso as minhas tentativas de desenho. o principezinho os viu e disse rindo:  - Teus baobás parecem um pouco repolhos...  - Oh!  Eu estava tão orgulhoso dos meus baobás!  - Tua raposa, as orelhas dela parecem chifres, são compridas demais.  Ele riu outra vez.  - Tu és injusto, meu bem, eu só sabia desenhar jibóias abertas e fechadas ...  Não faz mal, disse ele, as crianças entendem.  Rabisquei, portanto, uma pequena mordaça. Mas sentia, ao entregá-la, um aperto no coração:  Tu tens projetos que eu ignoro...  Ele não me respondeu. Mas disse:  - Lembras-te da minha queda na Terra? Amanhã será o aniversário...  Depois, após um silêncio, acrescentou:  - Caí pertinho daqui ...  E ficou vermelho ao dizê-lo.  E de novo, sem compreender porque, eu sentia um estranho pesar. No entanto, ocorreu-me a pergunta:  - Então não foi por acaso que vagavas sozinho, quando te encontrei, há oito dias, a milhas e milhas de qualquer região habitada! Não estarias voltando ao ponto da queda?  O principezinho ficou vermelho de novo.  E eu acrescentei, hesitando:  - Terá sido por causa do aniversário? ...  O principezinho ficou mais vermelho. Não respondia nunca às perguntas. Mas quando a gente fica vermelho, não é o mesmo que dizer "sim"?  - Ah! disse-lhe eu, eu tenho medo ...  Mas ele respondeu:  - Tu deves agora trabalhar. Ir em busca do teu aparelho. Espero-te aqui. Volta amanhã de tarde. . .  Mas eu não estava tranquilo. Lembrava-me da raposa.  A gente corre o risco de chorar um pouco quando se deixou cativar...  XXVI  Havia, ao lado do poço, a ruína de um velho muro de pedra. Quando voltei do trabalho, no dia seguinte, vi, de longe, o principezinho sentado no alto, com as pernas balançando. E eu o escutei dizer:  Tu não te lembras então? Não foi bem aqui o lugar  Uma outra voz devia responder-lhe, porque replicou em seguida:  - Não; não estou enganado. O dia é este, mas não o lugar...  Prossegui o caminho para o muro. Continuava a não ver ninguém. No entanto o principezinho replicou novamente:  Está bem. Tu verás onde começa, na areia, o sinal dos meus passos. Basta esperar-me. Estarei ali esta noite.  Eu me achava a vinte metros do muro e continuava a não ver nada. O principezinho disse ainda, após um silêncio:  - O teu veneno é do bom? Estás certa de que não vou sofrer muito tempo?  Parei, o coração apertado, sem compreender ainda.  - Agora, vai-te embora, disse ele ... eu quero descer!  Então baixei os olhos para o pé do muro, e dei um salto! Lá estava, erguida para o principezinho, uma dessas serpentes amarelas que nos liquidam num minuto. Enquanto procurava o revólver no bolso, dei uma rápida corrida.  Mas, percebendo o barulho, a serpente se foi encolhendo lentamente, como um repuxo que morre. E, sem se apressar demais, enfiou-se entre as pedras, num leve tinir de metal.  Cheguei ao muro a tempo de receber nos braços o meu caro principezinho, pálido como a neve.  - Que história é essa? Tu conversas agora com as serpentes?  Desatei o nó do seu eterno lenço dourado. Umedeci- lhe as têmporas. Dei-lhe água. E agora, não ousava perguntar-lhe coisa alguma. Olhou-me gravemente e passou-me os bracinhos no pescoço. Sentia-lhe o coração bater de encontro ao meu, como o de um pássaro que morre, atingido pela carabina. Ele me disse:  - Estou contente de teres descoberto o defeito do maquinismo. Vais poder voltar para casa...  - Como soubeste disso?  Eu vinha justamente anunciar-lhe que, contra toda expectativa, havia realizado o conserto!  Nada respondeu à minha pergunta, mas acrescentou:  - Eu também volto hoje para casa...  Depois, com melancolia, ele disse:  - É bem mais longe ... bem mais difícil...  Eu percebia claramente que algo de extraordinário se passava. Apertava-o nos braços como se fosse uma criancinha; mas tinha a impressão de que ele ia deslizando verticalmente no abismo, sem que eu nada pudesse fazer para detê-lo...  Seu olhar estava sério, perdido ao longe:  - Tenho o teu carneiro. E a caixa para o carneiro.  E a mordaça. . .  Agora, vai-te embora, disse ele ... eu quero descer!  Ele sorriu com tristeza.  Esperei muito tempo. Pareceu-me que ele ia se aquecendo de novo, pouco a pouco:  - Meu querido, tu tiveste medo...  É claro que tivera. Mas ele sorriu docemente.  - Terei mais medo ainda esta noite ...  O sentimento do irreparável gelou-me de novo. E eu compreendi que não podia suportar a idéia de nunca mais escutar esse riso. Ele era para mim como uma fonte no deserto.  - Meu bem, eu quero ainda escutar o teu riso ...  Mas ele me disse:  - Faz um ano esta noite. Minha estrela se achará justamente em cima do lugar onde cai o ano passado ...  Meu bem, não será um sonho mau essa história de serpente, de encontro marcado, de estrela?  Mas não respondeu à minha pergunta. E disse:  - O que é importante, a gente não vê ...  - A gente não vê ...  - Será como a flor. Se tu amas uma flor que se acha numa estrela, é doce, de noite, olhar o céu. Todas as estrelas estão floridas.  - Todas as estrelas estão floridas.  - Será como a água. Aquela que me deste parecia música, por causa da roldana eda corda... Lembras-te como era boa?  - Lembro-me...  Tu olharás, de noite, as estrelas. Onde eu moro é muito pequeno, para que eu possa te mostrar onde se encontra a minha. É melhor assim. Minha estrela será então qualquer das estrelas. Gostarás de olhar todas elas ... Serão, todas tuas amigas. E depois, eu 'vou fazer-te um presente ...  Ele riu outra vez.  - Ah! meu pedacinho de gente, meu amor, como eu gosto de ouvir esse riso! - Pois é ele o meu presente ... será como a água...  - Que queres dizer?  - As pessoas têm estrelas que não são as mesmas.  Para uns, que viajam, as estrelas são guias. Para outros, elas não passam de pequenas luzes. Para outros, os sábios, são problemas. Para o meu negociante, eram ouro. Mas todas essas estrelas se calam. Tu, porém, terás estrelas como ninguém...  - Que queres dizer?  - Quando olhares o céu de noite, porque habitarei uma delas, porque numa delas estarei rindo, então será como se todas as estrelas te rissem! E tu terás estrelas que sabem rir!  E ele riu mais uma vez.  - E quando te houveres consolado (a gente sempre se consola), tu te sentirás contente por me teres conhecido.  Tu serás sempre meu amigo. Terás vontade de rir comigo.  E abrirás às vezes a janela à toa, por gosto ... E teus amigos ficarão espantados de ouvir-te rir olhando o céu. Tu explicarás então: "Sim, as estrelas, elas sempre me fazem rir!" E eles te julgarão maluco. Será uma peça que te prego ...  E riu de novo.  - Será como se eu te houvesse dado, em vez de estrelas, montões de guizos que riem ...  E riu de novo, mais uma vez. Depois, ficou sério:  - Esta noite ... tu sabes ... não venhas.  - Eu não te deixarei.  - Eu parecerei sofrer ... eu parecerei morrer. É assim. Não venhas ver. Não vale apena...  - Eu não te deixarei.  Mas ele estava preocupado.  - Eu digo isto ... também por causa da serpente. É preciso que não te morda. As serpentes são más. Podem morder por gosto ...  - Eu não te deixarei.  Mas uma coisa o tranqüilizou:  - Elas não tem veneno, é verdade, para uma segunda mordida...  Essa noite, não o vi pôr-se a caminho. Evadiu-se sem rumor. Quando consegui apanhá-lo, caminhava decidido, a passo rápido. Disse-me apenas:  - Ah! estás aqui ...  E, ele me tomou pela mão. Mas afligiu-se ainda:  - Fizeste mal. Tu sofrerás. Eu parecerei morto e não será verdade...  Eu me calava.  Tu compreendes. É longe demais. Eu não posso carregar esse corpo. É muito pesado.  Eu me calava.  - Mas será como uma velha casca abandonada. Uma casca de árvore não é triste...  Eu me calava.  Perdeu um pouco da coragem, Mas fez ainda um esforço:  Será bonito, sabes? Eu também olharei as estrelas.  Todas as estrelas serão poços com uma roldana enferrujada.  Todas as estrelas me darão de beber...  Eu me calava.  - Será tão divertido! Tu terás quinhentos milhões de guizos, eu terei quinhentos milhões de fontes ...  E ele se calou também, porque estava chorando...  - É aqui. Deixa-me dar um passo sozinho.  E sentou-se, porque tinha medo.  Disse ainda:  - Tu sabes ... minha flor ... eu sou responsável por ela! Ela é tão frágil! Tão ingênua! Tem quatro espinhos de nada para defende-la do mundo ...  Eu sentei-me também, pois não podia mais ficar de pé.  Ele disse:  - Pronto ... Acabou-se ...  Hesitou ainda um pouco, depois ergueu-se. Deu um passo. Eu ... eu não podia mover-me.  Houve apenas um clarão amarelo perto da sua perna.  Permaneceu, por um instante, imóvel. Não gritou. Tombou devagarinho como uma árvore tomba.  Nem fez sequer barulho, por causa da areia.  XXVII  E agora, certamente, já se vão seis anos ... jamais contara essa história. Os camaradas ficaram contentes de ver-me são e salvo. Eu estava triste, mas dizia: É o cansaço...  Agora já me consolei um pouco. Mas não de todo. Sei que ele voltou ao seu planeta; pois, ao raiar do dia, não lhe encontrei o corpo. Não era um corpo tão pesado assim ...  E gosto, à noite, de escutar as estrelas. Quinhentos milhões de guizos ...  Mas eis que sucede uma coisa extraordinária. Na mordaça que desenhei para o principezinho, esqueci de juntar a correia! Não poderá jamais prendê-la no carneiro. E eu pergunto então: "Que se terá passado no planeta? Pode bem ser que o carneiro tenha comido a flor."  Ora eu penso: "Certamente que não! O principezinho encerra a flor todas as noites na redoma de vidro e vigia bem o carneiro." Então, eu me sinto feliz. E todas as estrelas riem docemente.  Ora eu digo: "Uma vez ou outra a gente se distrai e basta isto! Esqueceu uma noite a redoma de vidro ou o carneiro saiu de mansinho, sem que fosse notado. Então os guizos se transformam todos em lágrimas.  Eis aí um mistério bem grande. Para vocês, que amam também o principezinho, como para mim, todo o universo muda de sentido, se num lugar, que não sabemos onde, um carneiro, que não conhecemos, comeu ou não uma rosa ...  Olhem o céu. Perguntem: Terá ou não terá o carneiro comido a flor? E verão como tudo fica diferente ...  E nenhuma pessoa grande jamais compreenderá que isso tenha tanta importância!  Esta é, para mim, a mais bela paisagem do mundo, e também a mais triste. É a mesma da página precedente. Mas desenhei-a de novo para mostrá-la bem. Foi aqui que o principezinho apareceu na terra, e desapareceu depois.  Olhem atentamente esta paisagem para que estejam certos de reconhecê-la, se viajarem um dia na África, através do deserto.  E se acontecer passarem por ali, eu lhes suplico que não tenham pressa e que esperem um pouco bem debaixo da estrela! Se então um menino vem ao encontro de vocês, se ele ri, se tem cabelos de ouro, se não responde quando interrogam, adivinharão quem é. Então, por favor, não me deixem tão triste; escrevam-me depressa que ele voltou... |